This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Afr 1609.01.5

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS B. HAYES

(Class of 1839)

This fund is $10,000 and its income is to be used
"For the purchase of books for the Library"
Mr. Hayes died in 1884

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE MISSION

à la

COUR CHÉRIFIENNE

NOTES DE VOYAGES

PAR

Mme A. de B.

Illustré de 20 phototypies

GENÈVE
GEORG & Co, ÉDITEURS
Maison à Bâle & Lyon

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, Rue de Seine

1901

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE MISSION

à la

COUR CHÉRIFIENNE

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE MISSION

à la

COUR CHÉRIFIENNE

NOTES DE VOYAGES

PAR

M^me^ A. de B.

Illustré de 20 phototypies

GENÈVE
GEORG & C°, ÉDITEURS
Maison à Bâle & Lyon

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, Rue de Seine

1901

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE MISSION

A LA

COUR CHÉRIFIENNE

Une grande puissance ayant créé un poste diplomatique au Maroc, son premier représentant, mon mari, dut se rendre à la cour chérifienne pour y remettre, selon l'usage, entre les mains du sultan, les lettres de créance qui inauguraient des relations diplomatiques directes entre son puissant pays et l'Empire si peu connu du Soleil couchant (Moghreb-el-Aska).

Il s'agissait d'aller non à Fez, mais à Maroc (Marràkech), résidence actuelle du souverain qui ne la quittera sans doute pas tant que le grand

Digitized by Google

vizir Ba'Hmed, véritable maître du Maroc, se maintiendra au pouvoir. Ce fonctionnaire omnipotent tient au séjour de Marràkech, où il s'est construit un véritable palais-forteresse, en vue de sièges qu'il pourrait avoir à soutenir contre ses adversaires moins nombreux et moins redoutables ici qu'à Fez.

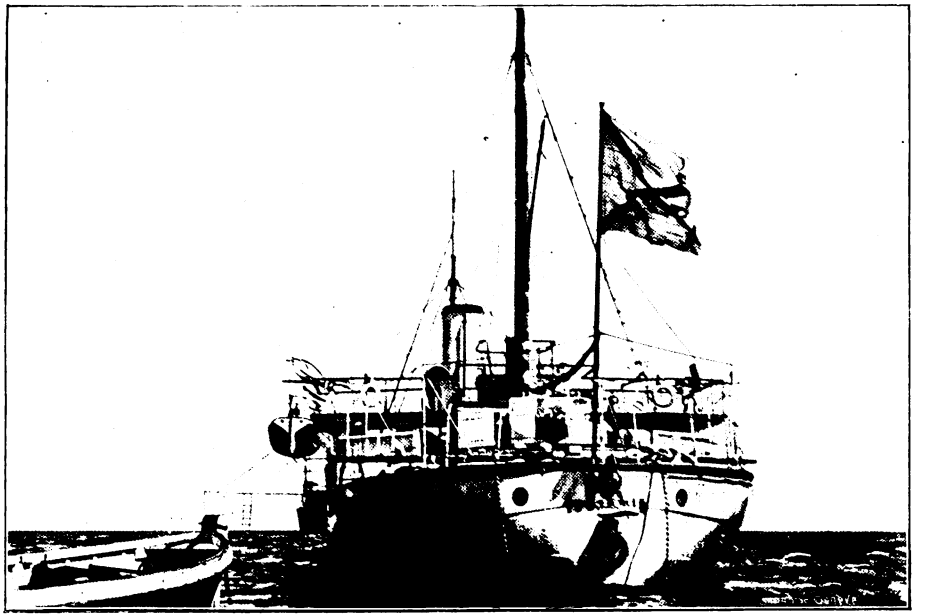
Malgré les fatigues prévues de cette expédition, je me décidai à y prendre part.

Chaque soir, sous la tente, je notais au courant, pas même de la plume, mais du crayon, mes souvenirs de la journée.

Sur le conseil d'amis, qui les ont lues, j'offre ces notes au lecteur. Elles ont, à défaut de tout autre, le mérite d'avoir été prises sous l'impression du moment.

L'itinéraire de l'ambassade était, par mer, de Tanger, où réside le corps diplomatique, à Mazagan, port marocain sur la côte de l'Atlantique. De là, le voyage se fait jusqu'à Marràkech à dos de cheval ou de mulet. Un navire de guerre de son pays avait été mis à la disposition du ministre pour le conduire à Mazagan et le ramener à Tanger.

Digitized by Google



Le « Groziastchy » pris de la poupe.

Digitized by Google

Digitized by Google

Mardi, 28 mars.

Embarquement sur notre navire de guerre à 10 heures ½. Reconduite solennelle, coups de canon au départ tirés par le fort de Tanger et par notre cuirassé. Beaucoup de monde de Tanger sur la jetée. — Arrivée au bateau. — Nous descendons de suite, après présentation du corps d'équipage, dans l'appartement du commandant, qui est le nôtre pour cette nuit. Mer relativement calme et bonne traversée.

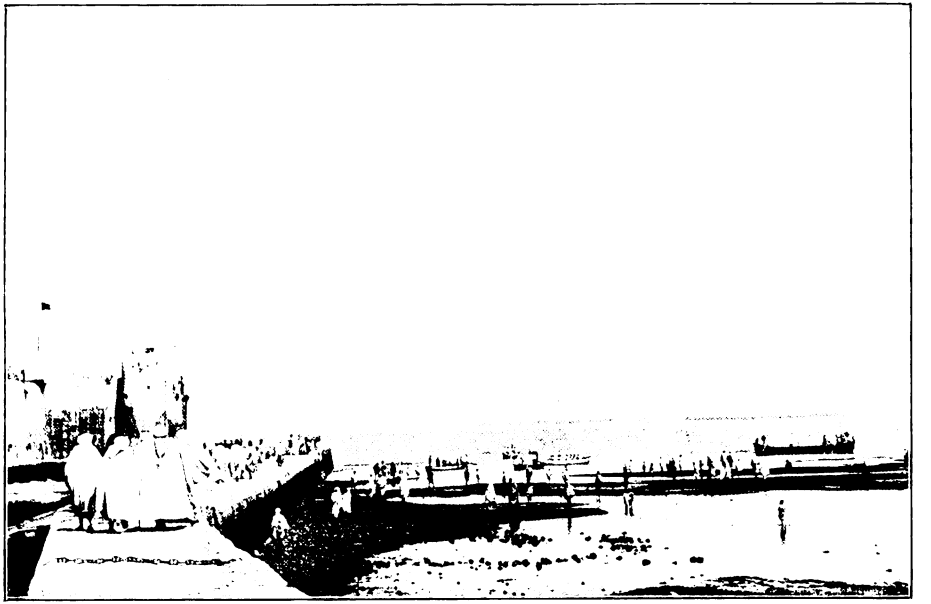
Mercredi, 29 mars.

Arrivée à Mazagan à 9 heures du matin, au grondement des canons de notre navire et de la forteresse. — Salut de nos matelots debout sur les vergues. La garnison, le pacha et les autorités de la ville, suivis d'une foule bigarrée et étrange, nous reçoivent. Coup d'œil sauvage et pittoresque au possible. Les hauts murs de Mazagan, que dominent les toits pavoisés des maisons, tout garnis de curieux, se profilent sur la pureté éclatante du ciel. Nos montures nous attendent à la descente. Le ministre monte à cheval et nous le suivons les uns à cheval, les

Digitized by Google

autres à dos de mulet, toujours précédés, entourés et suivis d'une foule nombreuse et bizarre. Tapage assourdissant. Musique de la garnison couverte par les cris de la foule. Nous nous rendions à notre campement dressé sur la plage. Il produit l'effet d'un grand village. 35 tentes groupées sur une vaste étendue autour de la tente du milieu qui est celle du chef de la mission. Chaque fois qu'il arrive, son pavillon est hissé. Plus de 200 bêtes de somme, chevaux, mules, ânes, chameaux sont parqués en carré ou broutent autour du camp. Des groupes d'indigènes complètent ce tableau qu'éclaire une lumière aveuglante. A peine sommes-nous installés, que mon mari repart en cérémonie pour la ville, afin d'y rendre visite au pacha et de recevoir le corps consulaire. Pendant ce temps, deux de nos compagnons de voyage, le prince N. G*** et le professeur T***, vont *se plonger dans l'onde amère*. La silhouette blanche de notre cuirassé s'éloigne de la côte dans la direction de Cadix, où il doit rester à l'abri dans un port sûr, jusqu'au jour où il viendra nous reprendre à Mazagan pour nous ramener à Tanger.

Digitized by Google



Mazagan (vue du Môle).

Digitized by Google

Digitized by Google

Je reçois au camp la visite de quelques dames, femmes de consuls. Les malheureuses! vivre à Mazagan!

A 7 heures, nous dînons avec tout le confort imaginable dans une grande tente qui est notre salle à manger. Nous avons emmené avec nous un cuisinier français. Notre maître d'hôtel, un Suisse honnête et intelligent, dirige tout le service, secondé par des Arabes habitués à ce genre de travail.

Après une promenade sur la plage, nous rentrons sous nos tentes. Le camp est cerné pour la nuit par des sentinelles armées. On allume quelques feux. En plus, nous avons des gardes à l'intérieur du campement. Quels bruits étranges et nouveaux pour nos oreilles que ceux d'une première nuit sous la tente!

Jeudi, 30 mars.

Départ du campement à 7 heures. — Un caïd aux allures olympiennes, — chef de la nombreuse escorte envoyée au-devant de nous par le sultan, prend la tête du cortège. Il est à cheval et porte l'étendard de son maître. Un employé

Digitized by Google

de l'administration des finances l'accompagne, précédant le ministre, qui s'avance seul, au pas de sa monture. Son interprète est à sa gauche, derrière lui, et tous nous le suivons en ligne.—Mon chien Bob derrière moi, en selle, sous un parasol, avec mon palefrenier. Puis, vient l'escorte.

Une partie de notre campement part en avant dès 3 heures du matin, une seconde partie, avec notre maître d'hôtel et ses aides, nous rejoint et nous dépasse.

Frédéric, le maître d'hôtel, est très amusant sur sa mule lancée au grand galop, suivi de ses acolytes dont l'un, un Arabe armé d'une courroie, fouette la monture de son chef. Un cigare à la bouche, le capuchon de son burnous arabe (djelàba) relevé sur son chapeau-casque, le brave garçon est à peindre. — 3 heures de chevauchée. — Arrivée au campement. — Rien ne marche bien encore. — Fureur de tous contre R*** et Carlos, directeur et sous-directeur du côté pratique de l'expédition. Mauvais endroit choisi pour le premier campement. — On commence par trouver six scorpions et il y en aura davantage, car on a remué les pierres pour

Digitized by Google

Mouna.

Digitized by Google

Digitized by Google

planter les tentes. — Enfin on se met à table. G***, T*** et mon fils vont chasser, mais reviennent bredouille.

Toute l'après-midi, la tribu arabe sur le terrain de laquelle nous nous trouvons offre le spectacle de ses folles fantasias.

Vendredi, 31 mars.

Levée du campement à 5 heures et demie. — Pendant 4 heures, nous avançons à travers les terres d'une nombreuse et riche tribu appelée Hlali-Caïd Hadj-Embarek Ben Buchta, du nom de son chef qui, magnifiquement vêtu et monté sur un cheval d'une rare beauté, reçoit le ministre en lui disant dans son langage imagé, avec de beaux gestes expressifs : « Sois le bienvenu. Si tu ne te trouves pas bien sur ton cheval, voici ma tête pour te porter jusqu'à Marrâkech à mon maître. ! » Après ces mots, il part au triple galop, suivi de sa tribu. Tout le long de la route, spectacles intéressants de fantasias, de chasses au faucon, etc. Le ciel est d'une pureté admirable, l'air d'une transparence inconnue dans nos climats.

Digitized by Google

Quand nous arrivons au campement, l'escorte et la tribu se rangent et nous passons.

L'après-midi, nouvelles fantasias.

Arrivée de deux énormes *mounas*, dont une seule se compose de : 30 moutons, 150 poules, 12 énormes pots de beurre, 500 œufs, 25 pains de sucre, 100 oranges, 80 pains. La *mouna*, approvisionnement journalier qu'offre le sultan à l'ambassade, est apportée en cérémonie par la tribu sur le territoire de laquelle elle se trouve.

Temps idéal, soirée de rêve. De notre campement, vue délicieuse sur une plaine en amphithéâtre d'environ 2 kilomètres de diamètre.

Samedi, 1er avril.

Départ du campement Arbaad-el-Mgruz à 5 heures ½.

Le chef Abd-el-Kader-el-Hlali, avec sa tribu de 400 cavaliers, arrive à notre rencontre. Nous voyons ces cavaliers au loin. Au haut d'une colline, leurs silhouettes blanches se détachent sur un fond d'azur.

Le caïd Hadj-Embarek Ben Buchta, qui nous

Digitized by Google

avait accompagnés jusque là avec les siens, nous quitte.

Nouvelles fantasias. La horde se lance sur nous à fond de train et s'arrête net à 10 mètres pour faire feu d'une seule salve : l'impression est saisissante; mais, sur le moment, j'aurais préféré, je l'avoue, ne pas leur servir de point de mire.

Le caïd Mohamed Ben Dris avec 300 cavaliers et le caïd El-Raoudsi, qui en amène une cinquantaine, viennent aussi à notre rencontre. Ces chefs appartiennent tous les trois à l'importante tribu des Ben-Zerrare. Nous nous arrêtons une demi-heure sous une tente pour nous rafraîchir et atteignons à 11 heures le campement de Tlatza de Tidi Benour qui tire son nom du tombeau d'un marabout qui repose là. Devant nous s'étend une grande plaine à perte de vue sur laquelle se tient chaque mardi le plus grand marché du Maroc. A l'Est, dans le lointain, on aperçoit des collines. La soirée est, comme toujours, d'une reposante fraîcheur.

La mouna, qui consistait en 19 moutons, 150 poules, 250 œufs, 10 pots de beurre, 12 livres

Digitized by Google

de thé, 25 pains de sucre, 200 pains, 35 paquets de bougies, etc., ayant été jugée insuffisante par l'interprète R***, très au courant des usages de ce pays, le ministre s'abstient d'en remercier les caïds, pour ne pas risquer de voir les mounas diminuer de plus en plus.

Dimanche, 2 avril.

Départ du campement à 5 heures ½.

Brouillard bientôt dissipé, mais qui fait faire fausse route à la caravane. On rebrousse chemin. Puis après un arrêt d'une heure sous une tente, nous repartons à 10 heures et arrivons à une chaîne de collines appelée Ybab-el-Hdar.

Le pays est riant d'aspect. Sur un sommet, on aperçoit des ruines portugaises du XVII^e^ siècle. Elles donnent leur nom au lieu de notre campement, appelé « Guerrando ». Nous y arrivons à 11 heures ½.

L'après-midi, fantasias auxquelles nous assistons assis en rang. Les cavaliers, en poussant des hurlements, passent à six mètres de nous en déchargeant leurs armes.

L'après-midi, G***, T*** et mon fils vont à la

Digitized by Google

chasse. Ils rapportent 3 cannepetières, 2 perdreaux rouges, un lièvre et 4 cailles. Ils se plaignent fort de leur escorte arabe qui, lorsqu'elle voit une pièce, pousse des cris de joie et fait partir le gibier.

La tribu des Ben-Amram, forte de 400 cavaliers, est venue à notre rencontre avec son caïd, Sid-el-Abas-Ben-el-Marofi, à 1 heure ½ de notre campement. Elle nous offre l'éternel spectacle de ses fantasias qui commence à nous lasser. Des bandes de lépreux, qu'on distingue à leurs grands chapeaux, suivent la caravane, et les soldats les chassent, car l'Arabe, qui n'a peur de rien, craint ces malheureux. — Au bord du semblant de route que nous suivons, des femmes, leurs ceintures attachées à un bâton en forme de drapeau, accueillent notre passage par de joyeux *youyous!* et l'Amin (employé des finances), qui nous accompagne, leur fait l'aumône pour que les populations gardent un bon souvenir du passage de l'ambassadeur qu'un puissant souverain envoie à leur maître : le sultan a ordonné qu'il en soit ainsi. Soirée délicieuse. On se couche fatigué, mais de bonne hu-

Digitized by Google

meur, comme toujours, entre 8 heures $^1/_2$ et 9 heures.

Lundi, 3 avril.

Nous quittons notre campement à 5 heures $^1/_2$, mais, dès 3 heures, nous sommes, comme toujours, éveillés par le bruit qui se fait autour de nous. Bruits étranges, inconnus à nos oreilles, que ceux d'une levée de campement dans ces pays. On charge les bêtes. Les chameaux protestent, dirait-on. Il y a dans leurs cris tout un langage de raisonneurs récalcitrants. Les hommes s'interpellent, s'agitent. Un mouvement de vie intense règne autour de nous. Nous sommes prêts enfin à 5 heures et, comme par enchantement, toutes les tentes, sauf celles de la salle à manger, sous laquelle nous entrons, ont déjà disparu. Nous déjeunons pendant qu'on lève les tentes qui nous servaient de chambres à coucher, puis nous partons. Aussitôt se fait la levée de la salle à manger, qui bientôt nous rejoint et nous dépasse. Les choses se font ainsi chaque matin, et arrivés au point de halte, nous trouvons tout en place. — Nous avons avec nous 21 *fréguias*,

Digitized by Google

du sultan, nègres vifs et adroits dressés au service des tentes. Ils les dressent en un tour de main et s'en occupent spécialement. Cet appel *oh fréguia!* frappe sans cesse nos oreilles pendant les campements. Outre ces gens, le sultan nous a envoyé à Mazagan 1 kalifo, 2 *moussitin* (majors), 1 porte-drapeau, 10 caïds, 12 sergents, 3 soldats, 2 chefs d'écurie, 12 palefreniers, 2 maréchaux-ferrants, 2 porteurs d'eau, 5 muletiers montés, 20 à pied et 10 guides. Tout cela est commandé par un nègre (Buyari) ayant rang de colonel et qu'on nomme Caïd Errha. — Notre personnel de Tanger se compose de ma fidèle et bonne Vérène, d'un maître d'hôtel, d'un valet de pied, d'un cuisinier, d'un aide-cuisinier, de 2 palefreniers, d'un menuisier, de 2 soldats (Kayas du ministre), d'une négresse-blanchisseuse et de 4 juifs avec une chaise à porteurs que nous n'employons pas. — Deux de nos compagnons ont, de plus, emmené leurs valets de chambre. Tous ces gens réunis forment une petite escorte en dehors de celle que nous fournissent les tribus et qui varie en nombre selon l'importance de ces dernières.

Digitized by Google

Nous allons toujours au pas : un changement d'allure de temps en temps romprait la fatigante monotonie du voyage, mais la chose, paraît-il, est inadmissible. Sous ce rapport aussi, tout est réglé par la coutume.

La tribu de Beni-Amran nous accompagne jusqu'aux limites de la *Kabyle* de Doukala, que nous traversons depuis Mazagan. Nous entrons dans la *Kabyle* de Rhamna[1]. Nous atteignons celle de Smira à Boukhan, où nous nous rafraîchissons sous une tente dressée sur la route.

Tous les jours, nous prenons ainsi une petite heure de repos qui donne à nos gens le temps de tenir notre campement prêt à nous recevoir.

Nous arrivons à 11 heures à Smira.

Plateau très étendu, légèrement mamelonné. Le chef Abd-el-Hamid, de la tribu de Smira, n'a avec lui que 25 cavaliers. Cette Kabyle est berbère. Elle s'est révoltée à l'avènement au trône du sultan Muley Abd-el-Aziz et a été, pour ce fait, presque entièrement mise à sac. Le caïd de la tribu chez laquelle nous campons aujour-

[1] Ces Kabyles sont des districts formés chacun par la réunion des territoires de plusieurs tribus.

Digitized by Google

d'hui « réside » à Marrâkech depuis la révolte, comme tous ceux des tribus voisines. On sait ce que cela veut dire ! Ces malheureux sont remplacés par des chefs envoyés par le Maghzen (gouvernement).

L'après-midi, mon mari va à la chasse avec trois de ses compagnons. 1 outarde à collier, 1 lièvre, deux cannepetières, 1 butor constituent tout le butin,

Un orage semble se préparer au sud. — A 3 heures, nous avons 27 R. sous la tente. — Il commence à pleuvoir. — Les *fréguias* creusent des fossés autour de nos tentes pour empêcher l'eau d'y pénétrer.

Mardi, 4 avril.

Départ à 5 heures ½. La matinée est délicieusement fraîche, sans soleil jusqu'à 8 heures.

Vers 7 heures ½ nous rencontrons une nouvelle tribu toute composée d'hommes de Maghzen qui, par crainte d'une nouvelle révolte, en a envoyé un grand nombre dans ces parages. — Le pays est dévasté, le terrain pierreux. Nous apercevons à peu de distance la chaîne des monts

Digitized by Google

Djiblet. Notre campement est dressé sur une vaste plaine. Nous y arrivons à 10 heures $\frac{1}{2}$.

Depuis hier, le professeur T*** a jugé indispensable d'avoir toujours avec nous la valise à médicaments, un drap et un baril d'eau pour les cas d'insolation. En effet, à mesure que nous nous éloignons de la côte, le soleil devient de plus en plus brûlant et la chaleur nous accable. En revanche, nous sommes débarrassés de cette humidité nocturne si grande que, sous nos tentes imperméables pourtant, nous retrouvions, le matin, tous nos vêtements trempés. Nous étions même obligés de mettre nos boîtes d'allumettes sous nos oreillers, pour les garder à sec.

Sur notre chemin, nous trouvons un des hommes que le sultan avait envoyés à notre rencontre pour nous conduire à Marrâkech. Cet homme était tombé malade et n'avait pu suivre ses compagnons. Le professeur T*** l'examine, constate une péritonite et juge le cas désespéré. Il se prépare toutefois à lui administrer une potion calmante, quand l'interprète et son *taleb*

Digitized by Google

(secrétaire) l'arrêtent et lui font remarquer l'imprudence qu'il va commettre. S'il lui donnait, ne fût-ce qu'un verre d'eau, les indigènes, à la mort du malade, ne manqueraient pas de le dire empoisonné par le médecin de l'ambassade. T*** est indigné, mais il se soumet.

Tout le produit de la contrée, à perte de vue, appartient au tout-puissant grand-vizir Ba' Hmed.

Le sultan est, paraît-il, informé jour par jour de nos mouvements. Un homme venant de Marrâkech nous rapporte que le Maghzen a suspendu la réunion du Conseil qui devait avoir lieu jeudi, pensant que l'ambassade ferait ce jour-là son entrée dans la capitale.

L'après-midi, T***, G*** et mon fils vont à la chasse. Ils sont infatigables, ayant déjà chassé ce matin, dès l'arrivée, par une chaleur accablante.

L'endroit où nous campons aujourd'hui se nomme Smiridj, comme la tribu chez qui nous sommes. Le temps se couvre vers 5 heures et le vent sud-est, qui amène ici la pluie, se fait agréablement sentir. On respire.

Digitized by Google

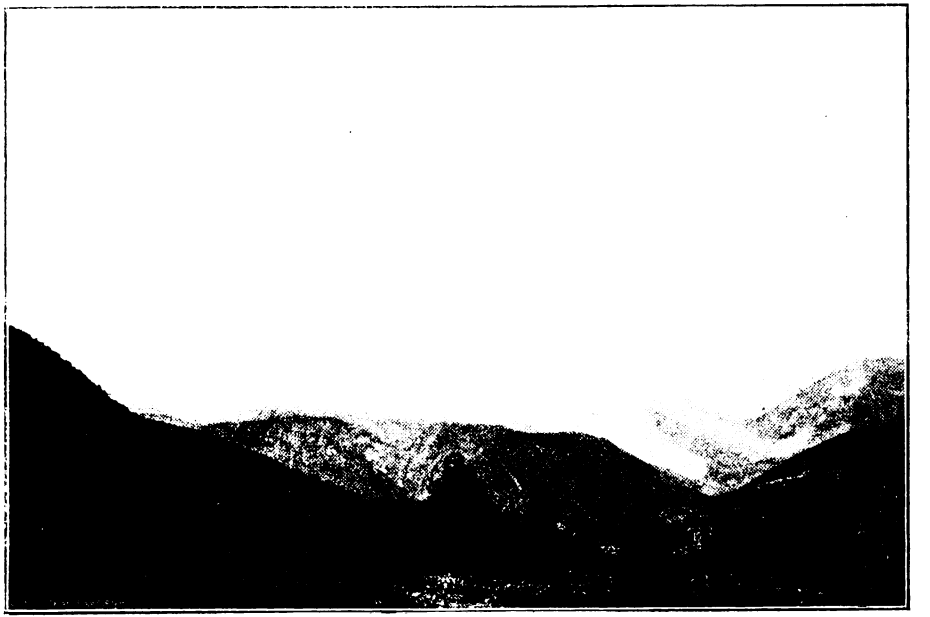
Mercredi, 5 avril.

Levée du camp à 5 heures 1/4. Température exquise grâce à la pluie qui n'a cessé de tomber depuis hier soir jusqu'à ce matin, 3 heures. Après la halte habituelle, nous arrivons à 9 heures 1/2 à Souinia. Nous sommes au pied des monts Djiblet, où il doit y avoir des carrières de marbre superbe, à en juger par les fragments d'une rare beauté dont le sol est jonché tout le long de notre route. La campagne est déjà celle de l'Afrique centrale, hérissée de buissons épineux, autour desquels l'herbe croît encore dans cette saison : au loin, nous apercevons deux tombeaux de marabouts.

A peine arrivés, nos amis et mon fils partent pour la chasse et rapportent des perdrix rouges. Grâce à nos intrépides chasseurs, les menus de nos repas peuvent varier.

Le thermomètre indique 26° R. à l'ombre. Quant à la température qui règne au soleil, l'échelle de nos instruments est insuffisante à la marquer. Heureusement, il vente et le vent est même assez violent pour enlever la tente de ma femme de chambre. Grand émoi. Les cris d'*Oh*

Digitized by Google



Vue de l'Atlas (montagnes neigeuses).

Digitized by Google

Digitized by Google

freguia! retentissent de plusieurs côtés à la fois. Hier la même chose est arrivée à la cuisine. Le soir éclate un terrible orage. Sauve-qui-peut général sous les tentes.

Jeudi, 6 avril.

On se met en route à 6 heures $^1/_4$. Nous traversons la passe des monts Djiblet. Soudain se dresse devant nous la chaîne neigeuse de l'Atlas et l'on aperçoit Marrâkech dans la plaine. Nous campons à un endroit ravissant. A l'est, au nord et à l'ouest, le Djiblet. Au sud, la gigantesque muraille blanche de l'Atlas. A nos pieds, la vallée de Marrâkech avec ses belles forêts de palmiers. Trois scorpions que nous apercevons en arrivant ne suffisent pas à calmer mon enthousiasme.

Nos chasseurs rapportent 13 perdrix rouges. 26° R. à l'ombre.

L'interprète de la mission fait la distribution de la mouna, assis au milieu des bêtes et des provisions disposées en cercle autour de lui. Un de nos compagnons, armé de son appareil photographique, guette le moment où nos Arabes

Digitized by Google

s'assemblent et, impatiemment, attendent chacun son tour de la curée. Mais on dirait que l'idée d'être photographiés les effarouche et leur inspire même une insurmontable répulsion, car aucun d'eux ne se présente à l'appel. Et pourtant la mouna joue pour eux le tout premier rôle dans ce voyage. C'est d'elle qu'ils causent sans cesse entre eux, c'est elle qui donne lieu à toutes leurs disputes, à toutes leurs inimitiés. La tâche de notre pauvre interprète n'est pas facile : il faut tout son savoir-faire et sa connaissance de l'arabe pour pouvoir s'en tirer comme il le fait.

L'arrivée de la mouna est fort intéressante à voir : un à un s'avancent les indigènes. Les uns traînent des moutons, les autres portent des poules, d'autres encore ont sur leur tête des paniers pleins de légumes, de fruits, de denrées. Il sont précédés de leur kalif qui, arrivé au campement, les fait ranger en ligne. Notre caïd Errha les reçoit et lit à haute voix la liste des provisions apportées. L'interprète en fait la traduction au ministre qui remercie ou non, selon l'importance de la mouna, puis s'éloigne. Alors

Digitized by Google

Monna.

Digitized by Google

Digitized by Google

on pose tout à terre, l'appel se fait et la distribution commence. Les figures s'animent tout à coup. L'avidité et l'envie prêtent à ces physionomies mobiles un langage des plus expressifs.

Vendredi, 7 avril.

Départ à 7 heures. Arrêt de deux heures en route, pour donner plus de temps aux préparatifs, car il faut que notre arrivée au dernier campement, avant l'entrée à Marrâkech se fasse avec une régularité particulière. Tout doit être en ordre, prêt à nous recevoir.

Nous arrivons à El-Kantra (le pont) à 10 heures ½. Ce pont en pierres, le plus grand du Maroc, sur la rivière Ouad-Tensift, a 31 arches. Aujourd'hui, il est presque en ruines. Notre campement est délicieusement placé au milieu d'une forêt de palmiers-dattiers avec, pour fond, les cimes blanches de l'Atlas se détachant sur un ciel de saphir. L'après-midi, nous recevons la visite de la mission militaire française qui réside à Marrâkech, ainsi que celle du Dr L***, à qui sa profonde connaissance du Maroc crée une situation à part. Venant de chez le grand vizir qui a

Digitized by Google

eu, ces jours-ci, une légère attaque d'apoplexie, le docteur a revêtu la tenue de rigueur, burnous blanc et fez à l'algérienne. Il est depuis vingt-deux ans au Maroc et se dit très fatigué de ce long séjour. Plus tard, survient le caïd, M. L***, Anglais, commandant et instructeur de l'infanterie (askari) chérifienne, à la solde du sultan depuis un grand nombre d'années. Il vient nous voir avec sa femme bizarrement accoutrée.

Durant toute sa visite, elle a gardé son burnous. Au voile qui lui cache la tête et la figure, ne laissant voir que les yeux, on la prendrait pour une femme arabe. Mais la robe blanche qu'on aperçoit sous son vêtement de dessus est d'une coupe européenne. Le doute, d'ailleurs, ne saurait subsister. Très aimablement, M. et Mrs M. L*** se mettent à notre disposition pour tout ce dont nous pouvons avoir besoin.

Le matin, un courrier remet au ministre une lettre du grand vizir lui souhaitant la bienvenue et lui demandant l'heure à laquelle il lui conviendrait le lendemain d'effectuer son entrée à Marrâkech. Le ministre fixe 7 heures ½ du matin.

Digitized by Google

Kaïd Mac Lean devant ses fantassins.

Digitized by Google

Digitized by Google

Samedi, 8 avril.

Le matin, ma femme de chambre part avec Bob sur sa selle. Le maître d'hôtel chevauche à sa droite, le cuisinier à sa gauche. Derrière elle, la négresse Saïd, notre blanchisseuse. Quatre gardes à cheval les suivent. Les bagages les ont précédés.

A 7 heures, vient le docteur L*** en même temps que la mission militaire française en grande tenue. Ces uniformes amis et leur apparition si courtoise nous causent une charmante impression. Plusieurs caïds étant venus de la ville pour se joindre à nous et renforcer notre escorte habituelle, celle-ci pouvait bien compter une cinquantaine d'officiers du Maghzen, de divers grades.

A 7 heures ½ précises nous nous mettons en selle.

L'introducteur des ambassadeurs, que le journal espagnol l'*Echo Mauritano*, arrivé la veille, dit mort subitement, nous rencontre à une centaine de pas du campement. Le ministre de la Guerre (frère du grand vizir), celui des Affaires étrangères, le pacha et les notables de la ville le

Digitized by Google

suivent de près et viennent à tour de rôle se présenter à l'ambassadeur. Pendant les arrêts causés par ces présentations, chevaux et mules piaffent sur place. A une demi-heure environ de notre point de départ, commence la double haie de soldats à cheval. A droite, les cavaliers sont bientôt remplacés par des fantassins. A gauche, la cavalerie continue à protéger notre marche. D'autres troupes nous précèdent et nous suivent. Devant nous marchent les clairons et les tambours. La musique impériale alignée sur notre passage joue à l'unisson de ses instruments. La route que nous suivons tantôt s'élargit, tantôt se resserre. Çà et là, des trous en entonnoir, suffisants pour engloutir bêtes et cavaliers, nous font rompre l'ordre de la marche. Nous approchons de la ville, et passons sous des portes trop étroites, ce qui amène une bagarre indescriptible. Les baïonnettes des soldats nous effleurent presque le visage. La cavalerie est en rouge, comme l'infanterie, et coiffée du fez. La musique impériale porte des blouses aux couleurs variées et criardes. Cette foule bariolée ne ressemble à rien de connu. Les bêtes s'agitent et

Digitized by Google

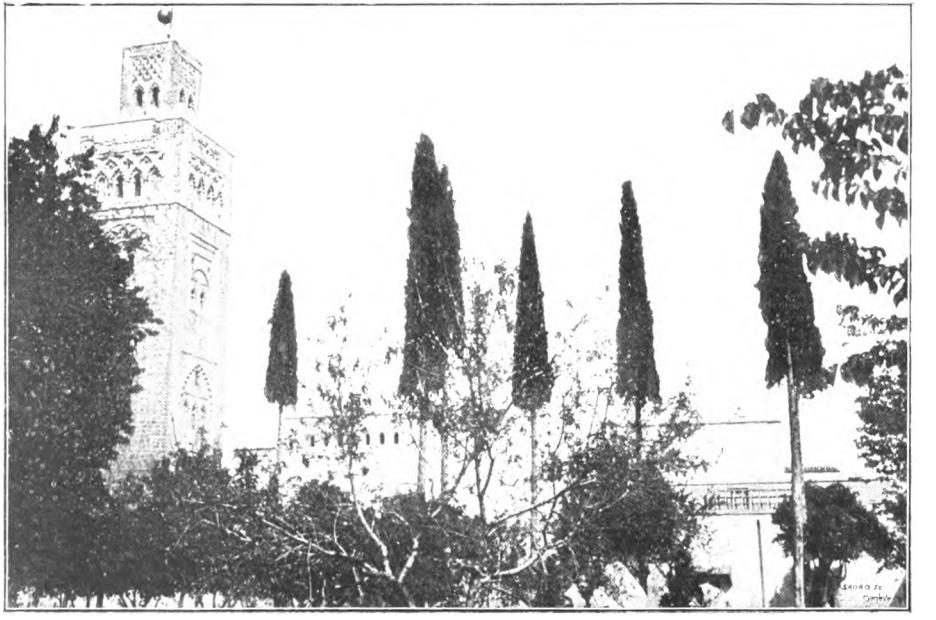
s'énervent, mais la place leur manque pour se cabrer. C'est un bruit affolant, une chaleur, une poussière qui nous suffoquent. Derrière les forces armées (5000 cavaliers, 4000 fantassins), une foule indigène de curieux. De véritables grappes humaines juchées sur chaque pan de mur, sur chaque arbre, nous dévorant des yeux. Le caïd, M. L***, commande l'infanterie en anglais. Le ministre en uniforme blanc, casque blanc et pèlerine de drap blanc tombant sur la croupe de son cheval blanc aussi (couleur de la paix dans ce pays), chevauche en tête, escorté par les hauts dignitaires marocains. Son interprète le suit de très près, ainsi que moi avec mon fils. Puis, en ligne autant que possible, le secrétaire de la mission, prince A. G***, et nos amis le prince N. G*** et le professeur T***. Le docteur L*** et la mission française sont également du cortège. Un peloton de cavalerie ferme cette marche imposante. Les drapeaux des différents caïds, échelonnés sur notre parcours, se joignent successivement à l'étendard du sultan porté en avant du cortège qu'ouvrent le caïd Errha et l'Amin.

Digitized by Google

Vers 9 heures $\frac{1}{2}$, nous arrivons enfin au Dar Muley Ali (maison de Muley Ali, oncle du sultan), mise à la disposition de la mission pendant son séjour à Marrâkech. Les troupes se rangent sur la place, présentent les armes, la musique fait entendre des sons extraordinaires et nous passons. Véritable entrée au paradis. Air embaumé d'un parfum de roses et de fleurs d'orangers. Plus de foule, plus de lances, plus de baïonnettes, plus de poussière!... Le bruit même de tout à l'heure a subitement cessé.

La maison est belle. Du patio (cour intérieure) où donnent les chambres, nous voyons la tour de la Koutoubia, qui ressemble beaucoup à celle de la Giralda de Séville. Au-dessus de cette tour, planent d'innombrables oiseaux de proie. Ce sont, paraît-il, les seuls balayeurs de Marrâkech; n'en disons donc point de mal. D'après certains dire, la Koutoubia posséderait une bibliothèque fermée depuis trois cents ans. Le coin de ciel que nous apercevons est d'une pureté admirable, inconnue dans nos pays. Il semble vouloir nous consoler de toutes les immondices que nous voyons à terre et nous enga-

Digitized by Google



Notre jardin à Marrakech avec la tour de la Koutoubia.

Digitized by Google

Digitized by Google

ger à lever les yeux vers lui. *Sursum corda!*

La maison est grande. Nous y trouvons tous place très confortablement. Une fois dans l'enceinte du jardin, on ne voit rien de ce qui se passe dehors. J'aurai de la peine à m'habituer à ces chambres à coucher sans fenêtres avec seulement une grande porte donnant sur le patio. Comment faire sa toilette? Si l'on ferme la porte, on n'y voit rien, si on l'ouvre on est vu. Quel dilemme! Le patio à arcades est tout en pierres, avec un jet d'eau au milieu et une fontaine au fond. La chambre d'honneur, que j'habite, est une vaste pièce à trois lits. Celui du milieu est placé sur une estrade à deux marches. Ici, les lits sont considérés comme des meubles de luxe. Il y en a, me dit-on, dans toutes les salles d'apparat. L'indigène ne s'y couche jamais. Le sultan même dort par terre. La chambre est meublée avec un mélange de luxe oriental et de pacotille européenne. Les lits, en cuivre poli, surmontés de couronnes, sont de mauvaise fabrication anglaise, comme aussi la glace, dans son vulgaire cadre doré, et la banale pendule. En revanche, un splendide *Haïti* ancien, de

Digitized by Google

deux mètres de hauteur, en soie et velours brodés aux couleurs chatoyantes, sert de tenture aux murs de la pièce, dont le sol, en pierre, est recouvert d'épais tapis, d'une grande beauté. En somme, on est bien dans cette chambre, surtout après avoir vécu dix jours sous la tente. A droite, mon mari se fait arranger un cabinet de toilette dans une grande pièce non meublée et j'en fais autant d'un réduit analogue, situé à gauche de la chambre à coucher. Verène a malheureusement trouvé, en l'arrangeant, un scorpion noir de la plus mauvaise espèce, ce qui calme un peu ma satisfaction d'avoir à Marrâkech un cabinet de toilette.

G***, T*** et mon fils, accompagnés de six soldats, vont l'après-midi visiter la ville. C'est, au dire de G***, grand voyageur africain, tout ce qu'on peut voir de plus curieux ; la vraie ville saharienne, berbère, ne ressemblant à rien de déjà vu. Aussi reviennent-ils très impressionnés, T***, le libre Helvète surtout, est ahuri, car on lui propose d'aller voir mardi le marché aux esclaves qui se tient encore ce jour-là au Socco.

Je brûle d'impatience d'aller voir tout cela.

Digitized by Google

Je ne pourrai le faire que le visage couvert, comme pendant le défilé d'hier. Car, fait à remarquer, j'ai éprouvé peu à peu, à mesure que nous avancions, le besoin de cacher ma figure d'abord découverte, tant les regards des hommes, en la fixant, étaient étranges, presque méprisants. De plus, ils accompagnent, dit-on, ces regards de malédictions que je préfère éviter.

L'après-midi, le secrétaire du grand vizir pour les relations extérieures, vient causer avec le ministre et prendre le thé chez nous.

Dimanche, 9 avril.

Cinq fois par jour, nous entendons de notre résidence l'appel à la Mosquée pour la prière. Un homme le crie sur une seule note, à pleins poumons, du sommet de la Koutoubia. « Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète. » *(Laï laha il Allah Mohamed rasoul Allah !)* C'est le *Credo* des Musulmans. Nous l'entendons à l'aurore, à midi, à 1 heure 1/2, à 3 heures, au coucher du soleil et deux heures après.

Digitized by Google

Ces messieurs vont à 3 heures rendre visite à la mission française. A 5 heures ils viennent me prendre et nous nous rendons chez les M. L***. Leur maison, aménagée à l'orientale, offre pourtant un confort tout anglais. Elle est située sur le *Socco* de la ville. C'est là que toutes les questions se débattent au Maroc. Quelquefois même elles s'y vident à coups de fusil entre les tribus voisines de la ville.

La foule s'écarte devant nous, le corps de garde nous présente les armes et nous entrons dans la maison. Pour venir jusqu'ici, nous avons suivi une très large rue ou plutôt une route bordée de murs délabrés, derrière lesquels se dissimulent les demeures des habitants. Ces murs, toujours de la même couleur que le sol, couleur de boue jaune brun, donnent à la ville un aspect uniforme, morne et triste. Les briques avec lesquelles on les construit sont de simples cubes de terre moulés dans des caisses en bois. Cette terre ou cette boue, on la prend le plus souvent à l'endroit même où l'on construit le mur. De là, ces trous si dangereux que nous avions remarqués sur les routes et qui y alternent avec des mares

Digitized by Google

où s'embourbent les indigènes aveugles, et il y en a beaucoup. Parfois même ils disparaissent dans ces trous néfastes.

Lorsque nous sortons ou que nous rentrons, la garde d'honneur de 30 hommes qui veille à notre porte nous présente les armes et les tambours battent aux champs. Le commandement est très bizarre, mélange d'anglais et d'allemand, le tout prononcé à la marocaine.

Lundi, 10 avril.

Journée sans intérêt. Je vais avec T**** et mon fils me promener dans les jardins de la Mamounia, pavillon du Sultan mis à la disposition de la dernière ambassade française qui est venue ici. Aujourd'hui, ces jardins ont l'air d'être abandonnés.

Plus tard, on nous apporte quelques objets à vendre, des produits de l'industrie locale. Le travail est généralement grossier et rien de tout cela ne nous tente, sauf quelques couteaux et quelques fusils de Sousse. Ne pouvant apprécier les armes, je jette mon dévolu sur des coussins de cuir à dessins grattés, blancs sur fond de

Digitized by Google

couleur. C'est, à mon avis, ce qu'il y a de mieux en fait de *maroquineries*.

Mardi, 11 avril.

A 7 heures ½, le grand maître des cérémonies, caïd Méchouar, que nous appelons entre nous « le mouchoir », vient prendre le ministre et sa suite. Entre deux haies de soldats, suivis et précédés d'une escorte de cavaliers, je les vois partir pour la remise au Sultan des lettres de créance. Le caïd Méchouar ouvre la marche avec sa suite, puis viennent les gardes du ministre, le ministre lui-même ; à sa gauche, comme toujours, un pas en arrière, son interprète, puis, seul, le prince A. G***, secrétaire de la mission, portant la grande enveloppe en brocart d'or qui contient les lettres de créance. Derrière lui, nos autres compagnons chevauchent sur un seul rang. Quelques instants après, je me mets également en route avec l'aimable docteur L***, qui s'était offert pour m'accompagner aujourd'hui.

Nous pénétrons dans la cour du palais, qui peut bien avoir trois quarts de kilomètre carré et entourée de murailles crénelées. Les troupes

Digitized by Google

forment tout autour une triple haie. L'ambassade se place au milieu de la cour, avec son escorte rangé de côté et met pied à terre. Son chef marche seul en avant ; les autres le suivent, alignés à quelques pas de distance. Quant à moi, je me range avec le docteur L*** tout contre le mur, derrière les troupes. Il n'y a que moi en selle dans toute l'enceinte, car tous sont descendus pour attendre le sultan, qui seul est à cheval. A peine l'ambassade s'est-elle rangée, que la grande porte du fond de la cour s'ouvre, et le cortège du sultan apparaît. A mesure qu'avance le souverain, les troupes l'acclament. Il est entouré de nègres à pied dont deux agitent en l'air des serviettes blanches pour chasser les mouches autour de lui. Il est tout en blanc, sous un parasol rouge, emblème du pouvoir suprême. A son approche, la mission fait le salut militaire. Le sultan s'arrête aussitôt ; le ministre, le tricorne sous le bras, commence à haute voix son discours. Ce discours terminé, il se couvre et l'interprète traduit en arabe les paroles qui viennent d'être prononcées. Le souverain répond. R*** traduit sa réponse en français. Ensuite,

Digitized by Google

viennent une à une les présentations de nos compagnons, qui s'avancent en faisant le salut militaire, tandis que le ministre les nomme au sultan.

Muley-Abd-el-Aziz est obèse, boursouflé. A vingt ans, il a l'air d'en avoir trente-cinq. Masque apathique et cruel. Type d'empereur de la décadence. Les présentations terminées, il tourne bride et, sans saluer, s'en va. A ce moment, le grand vizir cause avec mon mari, le canon tonne et les palefreniers amènent les chevaux pour la rentrée.

Mercredi, 12 avril.

Je sors l'après-midi avec une garde nombreuse pour visiter la ville et les bazars. Tout ici a un aspect absolument nouveau pour moi. Je trouve entre Marràkech et Tanger une aussi grande différence qu'entre Tanger et une ville d'Europe. Çà et là, une porte entr'ouverte, derrière laquelle on voit grouiller de pauvres êtres déguenillés. Dans les quartiers marchands, les maisons sont généralement couvertes de chaume. Les étalages des magasins sont disposés en au-

Digitized by Google

Foule indigène à Marrakech.

Digitized by Google

Digitized by Google

phithéâtre en pente raide. Sur un des gradins, est accroupi, au milieu des denrées, un Arabe à figure patibulaire. D'autres boutiques minuscules brillent par l'absence d'étalage. Un chat affamé s'y promène mélancoliquement. De petites places de marché, où des vendeurs d'herbe ou de fagots dorment à côté de leurs marchandises. Tout est sale, repoussant. Odeurs sans nom, poussière incroyable. Nous nous désinfectons après chaque sortie.

Ce matin, notre compagnon de voyage, — le prince N. G***, nous a quittés pour aller chasser dans l'Atlas. Le mouflon est une pièce qui manque à ses exploits cynégétiques. On lui a dit qu'on en tirait parfois dans l'Atlas, cela suffit pour l'entraîner dans cette excursion téméraire.

Jeudi, 13 avril.

Je sors seule, mais précédée et suivie de gardes, dont on ne peut se dispenser. A peine ai-je contourné les murs des jardins du sultan, que la chaîne de l'Atlas m'apparaît dans toute sa majesté. Son éblouissante blancheur, le bleu transparent du ciel, le vert intense des palmiers for-

Digitized by Google

ment une incomparable harmonie de couleurs. Aujourd'hui, dans tout ce paysage règne une gamme de bleu d'une beauté féerique. Je m'en régale longtemps les yeux et vais ensuite visiter le quartier juif « Mellah », plus malpropre encore, si possible, que les autres quartiers de la ville. Il est défendu aux Juifs de jeter leurs ordures hors de la Mellah, ce qui produit une vraie montagne d'immondices, foyer pestilentiel, s'il en fut.

Aujourd'hui, nos amis ont accompagné mon mari chez le grand vizir, chez son frère, le ministre de la Guerre et chez le caïd Méchouar. La maison du ministre de la Guerre, sans pouvoir être comparée à celle du grand vizir, est fort belle, avec son ornementation arabe. T*** a eu chez le caïd Méchouar une conversation avec le médecin du sultan. Entre autres étranges choses, cet Esculape du cru a dit à T***, qui lui demandait où il avait fait ses études, qu'il était médecin de naissance, ses père et grand-père l'ayant été avant lui. T*** dut modestement avouer que, faute d'avoir été aussi favorisé par le sort, il avait été obligé de faire des études de médecine.

Digitized by Google

Murs des jardins du Sultan.

Digitized by Google

Digitized by Google

Vendredi, 14 avril.

Je voulais aller voir ce matin le passage du sultan se rendant à la prière, mais, étant sortie un peu tard, j'ai trouvé toutes les portes de la ville fermées. Cet usage a été établi depuis une surprise de l'ennemi qui, un jour, avait pénétré dans une ville où se trouvait le sultan pendant que ce dernier était à la mosquée.

Plus tard, je vais avec l'interprète R*** dans le quartier de la maroquinerie. Une foule déguenillée, d'aspect sauvage, essaie de nous approcher, mais elle est tenue à distance par nos gardes. J'en ai six avec moi sous la conduite de notre caïd Ahmed. Nous nous faisons ici l'effet de souverains ou... de prisonniers. Le ministre ne sort pas avec moins de douze gardes à pied, quatre à cheval et un caïd. Il a fait aujourd'hui visite au gouverneur de Marrâkech, dont la famille occupe depuis trois cents ans les fonctions de pacha de la ville. Ces postes de gouverneur sont enviables entre tous, étant moins que d'autres à la merci des caprices du souverain. La fin des hauts dignitaires est souvent tragique et leur destinée incertaine, tandis qu'il est fort rare

Digitized by Google

qu'un pacha soit destitué. Celui-ci a été en Europe et est relativement civilisé. Après la visite de mon mari, il m'envoie un magnifique bouquet.

A cinq heures, le grand vizir arrive chez nous avec son secrétaire. Il passe dans une chambre intérieure pour causer affaires. Le ministre le suit avec son interprète. Après une demi-heure, il arrive sur la terrasse, où je me trouve avec son secrétaire et nos compagnons, prenant le thé. Je lui en offre, il en accepte, mais n'y touche que du bout des lèvres. Il a l'air fin, astucieux. Sa physionomie revêt auprès de nous ce caractère sombre, méfiant, impénétrable qu'ont beaucoup de visages musulmans lorsqu'ils se trouvent en contact avec des chrétiens. Son secrétaire tremble devant lui et guette, avec inquiétude, chacun de ses regards. Cela me frappe, car nous le trouvions tout autre avant l'arrivée du grand vizir.

Ba'Hmed est le vrai maître du Maroc depuis trois ans. Le sultan actuel ne s'occupe de rien et n'est qu'une marionnette dans les mains de son tout-puissant ministre. C'est Ba'Hmed qui l'a

Digitized by Google

Foule indigène à Marrakech.

Digitized by Google

Digitized by Google

assis sur le trône et qui l'y maintient malgré des droits contestables. On se demande ce qui adviendrait si ce personnage venait à disparaître. Avant notre arrivée, il a eu, au sortir de son harem, une légère attaque. N'en étant pas encore complètement remis, il demande à voir le professeur T***, qui lui refuse la consultation, à moins que le Dr L***, qui le traite, ne la lui demande lui-même. Le grand vizir semble très surpris de cette preuve de délicatesse entre collègues chrétiens.

Il m'engage à aller voir ses femmes et nous convenons du jour et de l'heure de ma visite au harem.

On raconte ici que l'ambassadeur a amené avec lui trois ours de son pays dont on ne voit qu'un seul, le plus petit. Il se trouve que c'est de mon chien Bob qu'il s'agit.

Lundi, 15 avril.

Ce matin à 8 heures, le ministre a été reçu en audience privée par le sultan. Celui-ci était accroupi sur un divan, Ba'Hmed par terre à ses pieds et mon mari assis sur une chaise. La con-

Digitized by Google

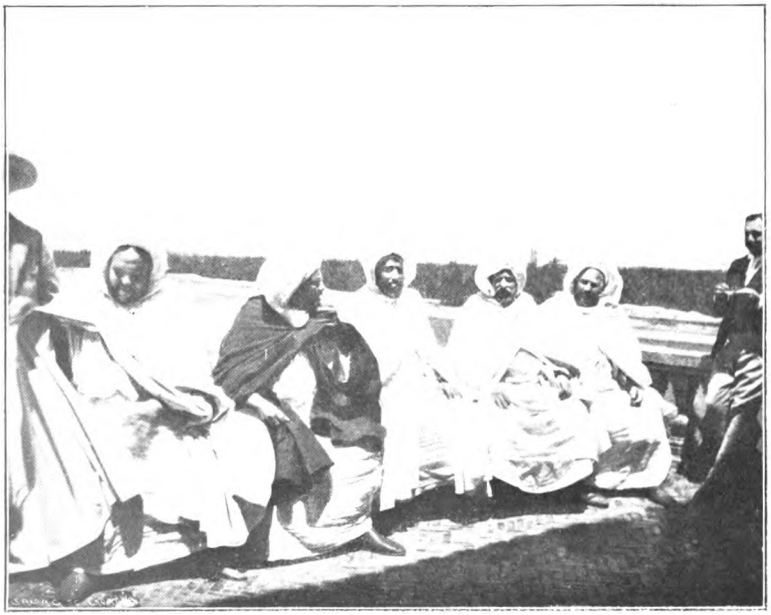
versation a été des plus banales. La façon du sultan de ne pas répondre au salut qu'on lui fait à la fin de l'audience, comme aussi l'usage qui règne dans son palais que personne, ni gardes, ni employés ne se dérange au passage de l'envoyé, choque beaucoup mon mari qui se propose de faire modifier cette coutume pour son audience d'adieu. Il croit de son devoir de l'exiger.

Au fond, les Musulmans sont enchantés lorsqu'ils trouvent l'occasion d'abaisser un représentant chrétien et il faut que ceux-ci soient constamment en garde contre la ruse musulmane qui s'évertue à leur infliger des humiliations dont ils ne puissent s'apercevoir qu'après coup. Toute l'étiquette de ces cours ne tend qu'à cela.

Aussi suis-je très fière de voir mon mari s'appliquer à redresser ces pratiques dans ce qu'elles ont de plus insolite.

L'après-midi nous allons visiter les jardins du sultan. Ils sont immenses et pourraient être très beaux, avec un peu plus de soins. La résidence d'Abd-el-Aziz se compose de nombreux

Digitized by Google



Hauts dignitaires Marocains.

Digitized by Google

Digitized by Google

pavillons dispersés. Près d'un d'eux, qui se mire dans un grand étang carré, nous apercevons un vieux bateau à vapeur renversé sur le flanc. D'une hauteur que nous gravissons, on aperçoit une végétation luxuriante d'orangers, de citronniers, d'oliviers, de palmiers de toute espèce et des chemins très larges disparaissant sous les mauvaises herbes.

Dimanche, 16 avril.

Nous partons le matin à 8 heures pour aller déjeuner à la campagne. Une vaste tente est dressée dans un bois d'oliviers. Pour y pénétrer, notre escorte démolit en un tour de main une porte à moitié murée.

Nous aurions pu passer aussi par une des larges brèches du mur d'enceinte, mais le décorum nous le défend. C'est une propriété du sultan, prise probablement à l'un de ses sujets. Elle est à une heure et demie de la ville. Cette partie de la campagne n'a rien de bien pittoresque. Notre escorte armée, forte de cinquante hommes, tant à cheval qu'à pied, fait autour de nous une abominable poussière. Nous retrouvons dans la

Digitized by Google

campagne ces énormes trous si dangereux pour les piétons et les cavaliers distraits. On m'assure qu'ils proviennent d'essais d'irrigation. J'en doute, car ils ont, me semble-t-il, le même aspect que ceux qui m'avaient frappée en ville.

Peut-être vient-on jusqu'ici chercher la terre nécessaire aux constructions.

Au retour, T***, mon fils et moi nous nous séparons des autres et allons, avec neuf gardes, gravir des collines d'où on a une vue d'ensemble sur Marràkech et ses environs, mais nous nous hâtons d'en descendre, l'endroit étant sacré pour les indigènes, qui y viennent en pèlerinage. On y voit encore l'habitation du saint qui est le patron de la ville. Le ministre d'Angleterre G***, mort ici pendant une ambassade, a été frappé, au dire de ces fanatiques, parce qu'il n'avait pas craint d'approcher de ce lieu redoutable.

Lundi, 17 avril.

Je suis souffrante la nuit. Le matin, le professeur T*** me conseille de garder le lit. Quelle fâcheuse coïncidence! Les Arabes vont croire que

Digitized by Google

je suis punie pour avoir gravi la colline sacrée. En réalité, l'air d'ici éprouve sans doute les nouveaux arrivants, car tous, à tour de rôle, nous avons été plus ou moins indisposés.

Nos amis vont déjeuner ce matin chez le grand vizir. Mon mari et le secrétaire de la mission sont en petite tenue d'uniforme, T***, R*** et mon fils en *smoking* et cravate blanche. Les braves Marocains ne comprennent rien à la mise européenne. Pourvu que la cravate soit blanche! Ce déjeuner a été, me dit-on, très intéressant, servi dans un merveilleux palais. Une foule d'hommes richement vêtus y assistaient sans y prendre part. On nous assure que c'étaient des spectateurs payants. C'est ainsi que les festins offerts aux représentants étrangers, loin d'être une dépense, deviennent pour notre malin grand vizir une source de revenus.

Mardi, 18 avril.

Je passe encore la journée au lit. T*** a été aujourd'hui, à la demande du Dr L***, en consultation chez le grand vizir qu'il fait déshabiller, tourne et retourne pour l'ausculter. Celui-ci

Digitized by Google

avait l'air étonné de cet audacieux examen : étonné... mais soumis.

Mercredi, 19 avril.

Déjeuner chez le sultan. Nous allons à neuf heures hors de la ville dans un grand pavillon avec terrasse donnant sur une belle nappe d'eau. Là, nous trouvons les ministres du Commerce, des Affaires étrangères, l'intendant des palais et trois autres personnages. C'est un déjeuner invraisemblable. Comme nappe, une grosse toile chiffonnée. Assiettes et verres, tout est dépareillé, les couverts de ruolz ternes et usés, ainsi que l'une des six carafes dont le goulot est cassé. Ayant vu à ce déjeuner des assiettes aux armes de M. L***, je lui ai demandé plus tard l'explication de ce fait. Il m'a dit avoir prêté son service au palais. Depuis, il ne l'a jamais revu. Toutes ces pièces ont probablement une origine analogue. Comme surtout de table, trois pauvres bouquets entre des joncs qui les supportent. Nos domestiques nous servent. Ils nous versent nos vins et nos eaux minérales, tandis que nos commensaux indigènes boivent l'eau sale des cara-

Digitized by Google

fes. On nous présente une quantité d'énormes plats nauséabonds. Chacun d'eux revient plusieurs fois. Enfin c'est fini. Nous nous levons et allons sur la terrasse prendre du thé (mélange très sucré de thé vert et de menthe). Ensuite, nous photographions des groupes où nous nous trouvons mêlés à nos commensaux Marocains d'abord un peu récalcitrants, mais qui finissent par se laisser faire. Nous nous amusons enfin à tirer sur des aigles qui volent au-dessus de l'étang. Sur la table du déjeuner, on avait posé une espèce d'encensoir que j'ai bien vite fait enlever, car les parfums de ces pays n'écœurent pas seulement, ils asphyxient.

A 1 heure je quitte seule le pavillon, emportant une piètre idée de l'art culinaire du Maroc. Aussi avons-nous, paraît-il, laissé voir que nous n'apprécions pas cette cuisine, car il est ici d'usage et de bon ton de témoigner à table, par des « revenez-y » sonores, de la reconnaissance de l'estomac, coutume à laquelle nous nous sommes permis de déroger.

Je rentre en ville avec une escorte de vingt gardes, commandés par notre caïd, pour pren-

Digitized by Google

dre Mrs M.-L***, qui s'est aimablement offerte à me servir d'interprète dans ma visite au harem.

Cette visite restera comme l'un des souvenirs les plus curieux de ma vie.

Nous arrivons à l'immense palais-forteresse de Ba'Hmed.

Après avoir, sous la conduite de quelques gardes nègres, traversé trois ou quatre cours et autant d'énormes portes de fer, nous arrivons à un interminable dédale de corridors. Là, les soldats nous quittent, ferment une porte de fer très lourde, et nous suivons, à travers un vrai labyrinthe, des enfants nègres de huit à neuf ans qui se changent de distance en distance. Une dernière porte s'ouvre de l'intérieur, comme par un coup de baguette magique, et nous nous trouvons en face de six femmes, debout et rangées pour nous recevoir. C'est la femme, la belle-mère, deux sœurs, une belle-sœur du grand vizir. Elles sont accoutrées de la façon la plus bizarre. Le vêtement de dessus est une longue blouse en étoffe de soie brochée aux couleurs éclatantes et d'une ampleur d'épaules extraordi-

Digitized by Google

Rue menant au palais de Ba Hmed (4 palmiers).

Digitized by Google

Digitized by Google

naire. Sur le ventre, une très large ceinture de brocart rouge, vert, violet et or, pour la plupart, raide et épaisse, qui, serrée du bas, monte, s'évasant en entonnoir, jusqu'aux seins. — Au cou, une profusion de colliers, de pierreries vraies ou fausses. Sur la tête, de larges diadèmes de rubans, raides comme les ceintures, ornés de bijoux et retenant des draperies de soie légère qui tombent richement par derrière. Tout cela très large, triple le volume de la tête comme le vêtement triple celui du corps. Le front est ceint de bandelettes, les yeux, les sourcils outrageusement peints en noir, sans tenir aucun compte de la forme indiquée par la nature, la lèvre inférieure cerclée de noir, les joues écarlates, entre les sourcils et sur le menton des petits dessins en raies de couleur. Les ongles des mains et des pieds colorés au hennè. Elles sont ainsi, laides, surprenantes, énormes, semblables à des divinités païennes.

Ces dames, après nous avoir dévisagées, me prennent la main et, à pas lents (car elles marchent toutes comme des oies grasses), nous conduisent à travers diverses pièces. Nous débou-

Digitized by Google

chons sur une cour des *Mille et une Nuits*, toute en mosaïques et en marbre, entourée d'arcades. Au milieu, trois beaux jets d'eau. Cette splendide cour, pleine de femmes postées sous les arcades et tout ensoleillée, m'émerveille. Toujours tout doucement, nous nous dirigeons vers le fond de la cour. Là, il y a une belle et vaste salle de fine architecture arabe, comme tout l'intérieur de ce palais. Pour tout ameublement, elle n'a que trois grands lits en cuivre poli, des divans recouverts de toile blanche, des chaises, un seul haut fauteuil et une table ovale au milieu. Cette table est surchargée de pâtisseries variées et suspectes à l'œil. Nous nous asseyons autour d'elle, moi au milieu, entre la belle-mère et la sœur du grand vizir. Cette sœur paraît tout à fait abrutie. Elle s'endort à tout moment et ne se réveille que pour tenir quelque propos frisant l'obscénité. Des esclaves agitent des mouchoirs et des espèces de plumeaux pour chasser les mouches autour de nous.

Petit à petit, une à une, arrivent dans la salle une quantité de femmes aussi luxueusement accoutrées que les premières. Elles s'asseyent,

Digitized by Google

comme celles-ci, autour de la table. Celles qui ne trouvent plus de place restent debout. Je remarque que mes voisines (sans parler de la belle-sœur, qui dort) ont l'air malheureux et las. Sans cesse elles se remuent, s'agitent et balancent les pieds. Enfin la belle-mère me demande si je n'ai pas les jambes fatiguées par ce siège si haut, et, comme je la vois elle-même très lasse de cette position, j'ai la charité de répondre affirmativement. Nous nous levons toutes, sans avoir touché aux friandises disposées sur la table, et allons nous asseoir sur les divans circulaires de la salle, moi toujours au milieu, entre mes deux voisines, Mrs M. L*** de l'autre côté de la belle-mère, ayant également à sa droite une sœur du grand vizir. La femme légitime de ce dernier, et il n'y en a qu'une, est assise quatre places plus loin, entourée de parentes et d'amies. Le divan est tout garni de ces étranges créatures qui nous dévorent des yeux.

Près de la porte, à droite, dans le fauteuil, s'est assise une négresse à burnous blanc et turban rouge. Elle est vieille et a l'aspect d'une vraie sorcière. C'est la matrone du harem. Elle

Digitized by Google

surveille les femmes, rétablit la paix lorsqu'elles se querellent, les traite lorsqu'elles sont malades et rapporte tout au maître. Celui-ci ne daigne encore fixer ses regards que sur sa femme légitime et sur une de ses esclaves. Sa belle-mère a, dit-on, de l'influence sur lui. Elle est veuve et vit près de sa fille au lieu d'habiter, selon l'usage, la maison de son fils, le pacha de la ville. Les mères sont très respectées au Maroc.

A droite, au milieu de la pièce, s'assied sur un coussin une femme jeune encore et très richement vêtue. On pose à terre devant elle un plateau et elle fait le thé. C'est une esclave que le grand vizir a héritée de son père défunt.

La situation des esclaves qui ont, ne fût-ce qu'un moment, attiré les yeux du maître est toute semblable à celle d'une femme légitime et leurs enfants sont reconnus légitimes. Le sultan Abd-el-Aziz lui-même est fils d'une esclave circassienne.

Il y a aussi dans ce harem une nuée d'esclaves très simplement ou à peine vêtues. Ce sont celles qui travaillent. Elles vivent sur un pied de familiarité complète avec les femmes qu'elles

Digitized by Google

servent et semblent fort heureuses. Quelques-unes même, espèces de chiens de garde chargés de leur surveillance, les grondent et les bousculent à l'occasion. L'une d'elles intervenait très brutalement en ma présence, chaque fois que la belle-mère disait ou voulait faire quelque chose que ce mentor jugeait inconvenant. Sans la présence de cette esclave et de la matrone, j'aurais pu prendre la photographie de ces dames qui toutes paraissaient disposées à se laisser portraiturer ; mais lorsque je fis mine de sortir mon appareil, les deux Cerbères se récrièrent avec tant de paroles et de gestes que ces dames prirent peur. La belle-mère semble plus intelligente que les autres dames du harem. Elle a des aspirations à la liberté et m'a dit envier les femmes d'Europe. On était ici, selon elle, plus croyant en paroles qu'en actes. Les chrétiens, eux, agissaient selon leur foi. Illusion flatteuse pour nous, que je me suis bien gardée de détruire.

Une veuve, dans ce pays, n'hérite de rien et celle-ci était effectivement mise avec moins de luxe que ses compagnes. C'est cette question

Digitized by Google

d'intérêts, qu'elle croyait réglée en Europe avec une justice impeccable, qui semblait la toucher le plus. Je lui dis que nous pensions au sort de nos sœurs musulmanes et priions pour elles. Là-dessus, elle m'accabla de tendresses.

Lorsque je demandai si le grand vizir avait des enfants, toutes se mirent à rire. Il en a eu deux d'une esclave, qui sont aujourd'hui des jeunes gens, et un de sa femme légitime, la première année de son mariage — il y a dix-sept ans; celui-là est mort.

La sœur du grand vizir se réveille pour m'engager à rester dans le harem jusqu'au lendemain. Elle voudrait me peindre la figure, m'assurant que j'y gagnerais beaucoup et dit avec un plaisir visible, dans une langue que j'ignore, Dieu merci, des choses évidemment fort lestes. Sa physionomie s'anime. Elle rit et toutes semblent s'amuser infiniment.

Ces dispositions sont heureusement dissipées par l'arrivée d'un énorme plat à couvercle, qu'une esclave vient poser à terre devant moi. Le couvercle est en paille et a la forme d'une ruche. Elle l'enlève et le repas commence.

Digitized by Google

A ce moment, le coup d'œil était féerique : comme fond, la merveilleuse cour par laquelle arrivent les esclaves pieds nus, sans bruit, d'un pas fantomatique. Elles portent les plats sur la tête et ont pour tout costume une ceinture rouge nouée autour des reins. Les fenêtres de la salle donnent sous les arcades de la cour garnies de curieuses aux visages noirs, aux yeux luisants. Le soleil darde ses rayons sur les marbres, les mosaïques, dorant l'eau des fontaines et la salle où je me trouve en si étrange et si nombreuse compagnie...

Une cinquantaine de plats se suivent. Ils arrivent et disparaissent comme par enchantement. Les esclaves qui les apportent se succèdent sans interruption. La belle-mère déchire les volailles avec ses doigts, barbote dans les sauces, prend une bouchée, m'en offre la moitié, toujours avec ses doigts. Il y a quatre assiettes dépareillées dans une grande boîte et quelques couverts, mais elle n'y touche pas. Je demande cependant pour moi une assiette et, à mon grand écœurement, je goûte d'un plat au hasard, en faisant mine de le trouver exquis. Mrs M. L*** se dévoue et me

Digitized by Google

dit souffrante pour expliquer mon abstinence. Ces doigts qui se promènent ainsi dans tous les plats me causent un dégoût irrésistible. Vers la fin, j'ai le courage de prendre une boulette de riz que la belle-mère me roule avec une sollicitude particulière. J'ose accepter, me disant que ses mains s'étaient sans doute nettoyées à tant de sauces. Pour clore ce repas sauvage, on apporte une soupe. J'en prends, après m'être assurée qu'elle ne contenait ni beurre, ni huile (le beurre qui se consomme ici est souvent vieux de trois ans et l'huile n'est guère plus fraîche). C'est du feu que j'avale, mais ce n'est pas trop mauvais, du moins cela ne me soulève pas le cœur.

On apporte encore quatre plats de salade aux fruits, dont l'une d'oranges, à l'eau de roses, — et c'est fini. — Une esclave nous présente une cuvette en argent avec aiguière et s'offre à nous laver les mains. Nous refusons, mais l'inénarrable belle-mère se livre à de grandes ablutions. Elle se savonne à fond les mains et se rince la bouche en aspirant l'eau qui remplit ses mains, pour la rejeter ensuite. En somme, la voilà propre.

Digitized by Google

Je voudrais partir, mais il n'y a pas moyen. Elles nous supplient de rester encore. On apporte une vulgaire boîte à musique, que des esclaves posent pompeusement devant moi. Tous les regards se fixent sur moi, ayant l'air de me demander si jamais j'ai vu semblable merveille. Après avoir joué son air, la boîte est enlevée et promenée dans la salle. De temps en temps, on la pose à terre et les femmes accourent se grouper autour d'elle.

Je suis sur le divan, plongeant dans des coussins. Chaque fois que je bouge, on m'en apporte un nouveau. Enfin, je me lève, car il nous faut encore visiter les autres salles et les cours du harem. La femme légitime passe seule devant nous, à pas lents. Je la suis, donnant la main à la belle-mère; les sœurs accompagnent Mrs M. L*** ; toutes les femmes nous entourent ou nous suivent. Elles me font passer d'une salle et d'une cour dans l'autre. Ce splendide palais est un véritable labyrinthe.

J'apprends que le grand vizir ne couche jamais deux nuits de suite dans la même chambre, que partage toujours avec lui sa femme légitime

Digitized by Google

ou son esclave favorite. Un malfaiteur ne saurait ainsi où le trouver, lors même qu'il réussirait à s'introduire dans le harem.

J'insiste encore pour m'en aller. J'assure que mon mari m'a « ordonné » de rentrer à heure fixe. Cet argument est pour elles sans réplique. Alors, en suivant toujours le même ordre de marche, nous arrivons dans une dernière salle. Là, sont exposés les cadeaux, bracelets, tapis de table brodés d'or, burnous, ceinture de brocart, babouches, coussins. La femme légitime me les offre en cérémonie. Je remercie, touchée, mais prévoyant déjà les fastidieuses recherches qu'il me faudra faire en Europe pour trouver un lot de souvenirs pouvant faire plaisir à ces dames.

Je prends congé et m'en vais avec Mrs M. L***, dont la compagnie, durant cette visite, a été inappréciable, car elle parle l'arabe comme sa langue maternelle.

Nous sommes suivies d'esclaves portant les cadeaux. L'une d'elles, la plus âgée, les remet au guide de garde. La lourde porte de fer retombe. Ouf ! nous voici dehors.

Digitized by Google

Pauvres femmes ! Elles ne semblent pas malheureuses, mais abruties. En les voyant ainsi, je comprends qu'un homme capable de penser ne puisse voir une compagne dans un de ces êtres. Les choses ne sauraient changer pour elles, tant qu'elles-mêmes n'auront pas changé, et le genre d'existence qui leur est créé rend cette transformation impossible.

Je suis la première Européenne qui ait pénétré dans le harem du tout-puissant et fastueux Ba'Hmed. On dit le harem du sultan très inférieur à celui-ci.

Il arrive parfois que le sultan fait cadeau d'une de ses femmes lorsqu'elle cesse de lui plaire. C'est une tuile pour celui à qui cet honneur est infligé, car il doit la garder sa vie durant et la traiter avec beaucoup d'égards. De plus, ce sont presque toujours des harpies dont le sultan tient à débarrasser son harem et bientôt leur nouveau seigneur voit la discorde semée dans le sien.

A la mort d'un propriétaire de harem, ses femmes passent dans celui de son héritier.

Je recommande aux dames qui visitent les harems de se mettre toujours en toilette très ri-

Digitized by Google

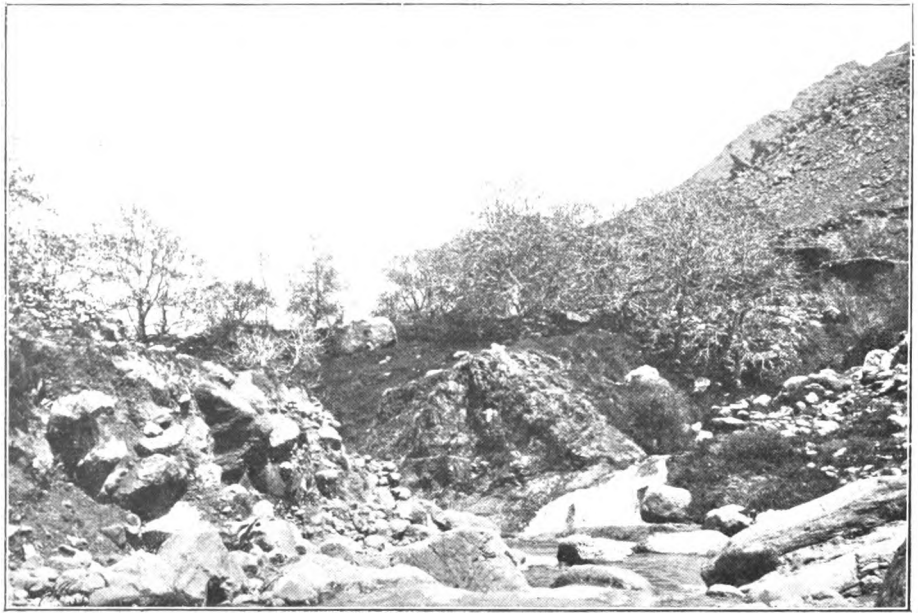
che. Cela fait meilleur effet. Je n'en avais pas avec moi dans ce voyage et, étant simplement mise, me suis vue obligée de dire que mes toilettes étaient restées, par erreur, à Mazagan. Autrement, ces femmes auraient trouvé à l'épouse du représentant d'un si grand pays l'air bien pauvre. Elles ne comprennent pas la simplicité qui, pour elles, est synonyme de pauvreté.

N. G*** est rentré aujourd'hui de son expédition à travers l'Atlas, très satisfait de l'avoir faite, bien qu'il ne soit pas parvenu à tuer un mouflon.

Jeudi, 20 avril.

Nous nous levons dès cinq heures, pour voir la fête dite « du mouton », qui se célèbre aujourd'hui et qu'on dit très intéressante. Mon mari n'y va pas. Depuis son audience privée chez le sultan, il est en négociations avec le grand vizir, insistant pour qu'à son audience de congé les choses se passent autrement qu'à l'arrivée, c'est-à-dire que gardes et employés du palais ne restent pas accroupis, mais se lèvent sur son passage. Il en coûte beaucoup au Maghsen de con-

Digitized by Google



Ruisseau dans l'Atlas.

Digitized by Google

Digitized by Google

A la fête du mouton.

Digitized by Google

Digitized by Google

sentir à cette modification de l'étiquette, car, dans la pensée des Marocains, en présence du sultan, tous les honneurs doivent être pour lui. C'est pourquoi les représentants étrangers se voient refuser, au palais quelques-uns des témoignages de déférence qui leur sont largement prodigués ailleurs. Soupçonnant la cour chérifienne de vouloir profiter de la fête du mouton pour éviter l'audience de congé, mon mari s'abstient de paraître à cette fête.

Nous quittons la maison à 6 heures avec une escorte renforcée d'hommes à pied et à cheval.

A une heure de la ville est dressée une grande tente sous laquelle le sultan vient ce matin prier et égorger un premier mouton. A peine lui a-t-il porté le coup de couteau sacramentel qu'un homme se précipite sur la bête, l'enlève sur son cheval et, tenant la plaie fermée, part au triple galop, suivi de près d'une nuée de cavaliers. Il arrive jusqu'à la porte du palais chérifien, car il est de bon augure que le mouton y soit déposé vivant encore. La chose se répète pour un second mouton frappé, celui-là, par le kadi, ou juge de la ville, et qui doit aussi arriver vivant

Digitized by Google

devant la porte du sacrificateur. Cette fête est sans doute un vestige des temps païens. Chaque musulman égorge ce jour-là un mouton. Aussi pendant quelques jours règne-t-il, dit-on, une odeur pestilentielle à Marrâkech.

Nous sommes placés derrière une haie de cavaliers bordant le chemin que doit prendre le sultan pour rentrer en ville. A mesure qu'il s'avance, des salves d'artillerie retentissent devant lui. Après plusieurs coups de canon, on enlève les pièces pour les traîner plus loin et tirer encore. Il y a deux batteries, l'une de quatre grands canons, l'autre de six petites pièces de montagne. Les deux batteries sont commandées par des officiers français, le capitaine L*** et le lieutenant M***. A tour de rôle, une batterie dépasse l'autre. Nous nous trouvons, à un moment donné, entre les deux et essuyons une salve à gauche, puis une autre à droite. C'est un bruit assourdissant. Nos montures se tiennent singulièrement tranquilles. Les bêtes comme les gens de ce pays ne craignent ni l'odeur de la poudre, ni le bruit des décharges. La poussière est aveuglante. Des députa-

Digitized by Google

Passage du Sultan à la fête du mouton.

Digitized by Google

Digitized by Google

tions venues de tous les coins de l'empire défilent avec leurs drapeaux. Des cavaliers passent sur d'admirables montures. Dans la foule bariolée et sauvage nous apercevons des groupes saisissants de mendiants ou de curieux en guenilles. Pas une femme. Un *hmatjas*, sectaire fanatique, s'arrête devant nous : il est horrible à voir, tout couvert de sang, le crâne ouvert, le bras mutilé, l'œil hagard.

De loin, nous voyons approcher très doucement le parasol rouge du sultan. Des clameurs le saluent. Enfin le voici. Les gardes à pied se prosternent devant lui, le front dans la poussière. Il est à cheval, tout de blanc vêtu, sous le parasol rouge qu'un homme tient au-dessus de sa tête. A sa gauche chevauche le grand vizir. Le sultan s'arrête et nous fixe. Je ne résiste pas à la tentation de l'examiner à travers mon lorgnon, me disant que cet instrument lui étant probablement inconnu, il ne pourrait se scandaliser de mon audace. Les appareils photographiques de mes compagnons fonctionnent avec fureur... Le sultan a l'air hypnotisé par le grand vizir et le regarde de temps en temps à la

Digitized by Google

dérobée, comme pour demander un mot d'ordre. Son expression impassible, à la fois cruelle et timide, me frappe une fois de plus. Je vois qu'il cherche des yeux le ministre et pose une question à Ba'Hmed qui, à son tour, dirige ses regards vers nous. Puis ils passent au petit pas des chevaux qui caracolent sur place.

Nous rentrons en ville, tandis que le canon continue à gronder au loin. De nombreux cavaliers nous précèdent et nous suivent au milieu d'une foule riche ou pauvre, luxueusement vêtue ou en haillons.

Vendredi, 21 avril.

Le secrétaire du grand vizir vient prévenir mon mari que demain, à 8 heures du matin, le sultan le recevra en audience de congé et fera lever troupes et employés sur son passage, — concession, dit-il, qui n'a encore jamais été accordée à aucun représentant étranger. Mon mari serait, je crois, revenu sur ses pas, en renonçant à son audience, plutôt que de se soumettre une seconde fois à ce qu'il considérait comme un manque d'égards. Les

Digitized by Google

Passage du Sultan à la fête du mouton (plus éloigné).

Digitized by Google

Digitized by Google

Marocains l'ont senti, de là cette courtoisie forcée.

Samedi, 22 avril.

Ce matin, le ministre a eu son audience de congé chez le sultan. Les choses se sont passées comme il le désirait. Le sultan a daigné aussi répondre à son salut, ce qu'il avait négligé de faire à la première audience privée, et des paroles très courtoises ont été échangées.

Je vais après déjeuner rejoindre nos amis chez le docteur L*** et visiter sa maison dont l'ornementation arabe mérite d'être vue. J'y trouve la mission française au complet, avec son chef, le commandant B***, véritable type du soldat homme de devoir.

Vers le soir, on apporte les cadeaux d'usage destinés par le sultan au chef de la mission, à chacun de ses membres et même au personnel de service. Ils consistent en chevaux, en armes et, pour la domesticité, en étoffes. Le cheval du ministre, un alezan doré avec selle et bride de velours vert (couleur chérifienne), brodées d'or, est ravissant.

Digitized by Google

N. G*** est allé ce soir chez le grand vizir pour le remercier des facilités qui lui ont été accordées pendant son excursion dans l'Atlas. Ba'-Hmed lui fait visiter son palais, très vaste, en dehors même du harem.

Dimanche, 23 avril.

A 10 heures, on amène une superbe mule sellée, avec une lettre adressée à mon mari et dont voici la traduction textuelle :

« Louange à Dieu unique!

Rien n'est éternel que Son règne.

A l'aimé, le sage, le Conseiller médiateur du bonheur entre les deux puissances aimées, ambassadeur de..., l'important et respecté ***.

Sans cesse nous nous informerons de vous, désirant pour vous toujours le bonheur et la santé.

Et ensuite : Mon auguste maître (que Dieu lui vienne en aide) désire faire cadeau à votre respectable épouse d'une mule marron foncé, très tranquille, possédant l'amble, sans aucun défaut, choisie pour elle parmi les mules des écuries du sultan, et d'une selle de velours vert brodée d'or.

Digitized by Google

Murs extérieurs de Marrakech.

Digitized by Google

Digitized by Google

Comme elle vous a accompagné dans votre première ambassade, le sultan désire lui laisser un souvenir de l'hospitalité chérifienne.

Le retard dans l'envoi de ce cadeau est motivé par le désir de l'envoyer à part, avec une lettre spéciale, comme preuve d'amitié et d'affection toute particulière.

La mule avec sa selle vous sera remise avec cette lettre.

Et continuez en bonheur et en santé,

Signature du Grand Vizir :

AHMED BEN MOUSA BEN AHMED.

13 Hedja el Hram 1316. »

A 1 heure nous quittons Marrâkech et nous nous mettons en route. Le service nous a précédés.

Voilà donc terminé ce curieux séjour, où nous vivions dans des chambres sans fenêtres, la porte toujours ouverte sur une belle cour mauresque.

Nous n'entendrons plus l'appel monotone à la prière, si grand dans sa foi et dans sa simplicité.

Digitized by Google

Nous ne verrons plus cette mystérieuse tour de la Koutoubia, entourée de son vol de faucons, dont les sifflements ressemblent à des signaux d'alarme. Où retrouverons-nous un coin de ciel si franchement, si impeccablement pur que celui sur lequel elle se détache avec tant de charme?

En quittant pour toujours cette maison, j'éprouve un sentiment de mélancolie, impression bizarre, inexplicable, m'assure-t-on, et que mes compagnons sont loin de partager.

Le docteur L***, la mission française et le sympathique M. de C***, ainsi que le caïd M. L***, avec sa fille, nous accompagnent pendant quelque temps.

Nous arrivons au premier campement, celui de Bouïr Ben Saïd (le puits) à 6 heures ½ et nous éprouvons une impression étrange en nous retrouvant sous la tente.

La soirée est belle, quoiqu'il vente beaucoup. La ville aux murs couleur de boue, si triste, mais si typique, nous apparaît encore dans son nuage de poussière jaune, doré par le soleil couchant.

Digitized by Google

Lundi, 24 avril.

Nous quittons Bouir Ben Saïd à 6 heures.

Après une halte d'une heure sous une tente dressée sur la route pour que nous nous y reposions, on se remet en marche à 10 heures, et nous trouvons bientôt notre campement à Souiris. L'après-midi, nos compagnons vont chasser.

Le thermomètre marque 27° R. sous la tente, mais il y a du vent pour nous aider à supporter cette température.

Mardi, 25 avril.

Départ à 5 heures $^{1}/_{2}$, arrivée à 10 heures $^{3}/_{4}$ à Smira. Hier soir, nous voyions brûler de grandes plaines que nous avons traversées aujourd'hui. Les indigènes y mettent le feu pour engraisser la terre.

La tribu de Smira, venue à notre rencontre, nous a accompagnés jusqu'ici. Les fantasias recommencent.

Pendant la halte, j'ai fait une petite promenade autour d'un village situé non loin de là. Des femmes vêtues de toile bleu foncé, parées de grossiers bijoux, m'examinent avec une

Digitized by Google

curiosité craintive. Elles ont de beaux enfants avec elles et semblent plus jolies et plus aisées que ne le sont généralement les femmes de ce pays.

J'ai trouvé hier sur la route un très beau morceau de marbre d'une forme tout indiquée pour un presse-papier. Hamed, un de nos palefreniers, auquel je l'avais confié, l'ayant oublié à Souiris, a voulu refaire tout le chemin pour me le retrouver. Ce soir à 8 heures, il m'apporte triomphant... une autre pierre! Je n'ai pas le courage de dire au brave garçon qu'il s'est trompé, et l'air enchanté, je lui donne deux douros.

29 R. sous la tente à 2 heures.

Aujourd'hui, Vérène a été exposée à un sérieux danger. Le mors de sa mule s'étant dérangé, un des guides nègres qui l'accompagnait trouva bon d'enlever toutes les brides pour remettre le mors en ordre. La mule, libre de toute entrave, partit au grand galop, enlevant ma pauvre Vérène, qui dégringola bientôt, heureusement sans se faire trop de mal. On eut beaucoup de peine à rattrapper l'animal emballé.

Digitized by Google

Halte, cavaliers arabes.

Digitized by Google

Digitized by Google

Mercredi, 26 avril.

Levée du camp à 5 heures $\frac{1}{2}$. Arrivée à Guerrando à 11 heures. L'après-midi, je gravis la colline, où se trouvent les ruines portugaises. Un des hommes de l'escorte pénètre dans un corridor souterrain et disparaît. Il ressort, après un très long moment, de l'autre côté de la colline. Nous étions déjà fort inquiets de lui. Ce passage souterrain est le seul côté intéressant de ces ruines, qui ne sont plus qu'un amas de pierres. La vue dont on jouit de cette hauteur n'offre rien de remarquable.

Ici les Arabes succèdent aux Berbères. La première tribu de la Kabyle des Doukala, nombreuse et bien montée, nous attendait non loin du campement de Guerrando.

Toujours les mêmes fantasias, mais cette fois-ci moins monotones, car nous entendons plusieurs fois siffler des balles, ce qui éveille notre attention. Ces gens n'avaient certainement pas de desseins homicides, mais ceux d'entre eux qui possèdent des carabines Winchester sont pourvus de cartouches appropriées, dont ils ne se donnent

Digitized by Google

pas la peine d'enlever les balles avant une fantasia.

Un shérif, qui s'est mis sous la protection de notre drapeau, nous accompagne jusqu'à Marrâkech. Il est poursuivi pour avoir acheté de l'huile volée au sultan. Ce qui nous paraît probable, c'est que cet homme avait quelque argent qu'on aura voulu s'approprier sous le premier prétexte venu. Sa femme et son fils sont retenus en prison comme otages. Ce malheureux s'était d'abord réfugié dans un sanctuaire, tombeau d'un saint. Pour en sortir, il s'était enveloppé de la draperie qui couvrait ce tombeau et l'on n'a pas osé y toucher. C'est ainsi qu'il a pénétré chez nous après avoir, selon l'usage, égorgé un mouton sur le seuil de notre demeure, pour implorer la protection du ministre. Toutes les mesures seront prises pour lui faire rendre justice. En attendant, il reste avec nous, car le fait d'avoir cherché protection chez un chrétien contre le Maghsen met ses jours en danger. A l'intérieur du pays, le fanatisme ne s'est pas émoussé au contact des Européens, et telle chose qui passerait presque inaperçue dans une

Digitized by Google

ville de la côte pourrait être punie de mort ailleurs.

Cette après-midi, des soldats venus de Marràkech ont tourné autour de notre campement pour s'emparer d'un déserteur qui s'y est réfugié. Le ministre le livrera peut-être, mais à la condition qu'on ne le punisse pas. C'est un pauvre hère qui ne possède rien. Aussi le Maghsen s'engagera-t-il plus facilement à user d'indulgence envers lui.

Jeudi, 27 avril.

Nous partons à 5 heures. Après notre halte habituelle d'une heure, nous arrivons au campement du Socco à 11 h. $^1/_2$. Deux grandes tribus nous accompagnent. Je ne mentionnerai plus les éternelles fantasias. Au retour comme à l'aller, un bouffon nègre très typique se mêle de temps en temps à notre escorte. C'est le loustic de la caravane. Il est à pied, armé d'une lance, toujours courant, allant de l'un à l'autre. Dans les intervalles de ses apparitions, on ne sait ce qu'il devient. C'est ainsi qu'il accompagne, me dit-on, toutes les ambassades. C'est un person-

Digitized by Google

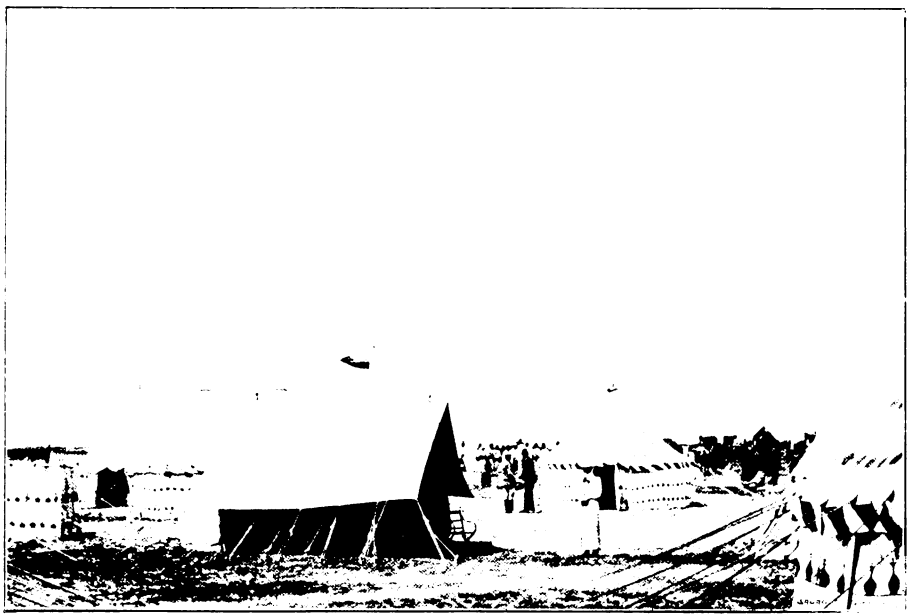
nage très connu dans ces contrées. Il a son franc-parler avec le sultan qui l'admet en sa présence. Il a refusé cheval et autres cadeaux de son souverain, préférant courir à pied, user de l'hospitalité des chefs de tribus, qui ne la lui refusent jamais, rester pauvre et indépendant.

N. G*** a essayé aujourd'hui son cheval, cadeau du sultan. En plein galop, sa selle tourne et nous le voyons de loin tomber sans se relever. Grand émoi. On accourt de tous côtés, le Dr T*** en tête. Il examine notre jeune compagnon. — Dieu soit loué! rien de grave, mais il lui faudra rester quelques jours étendu. Notre cher professeur, en vue de demain, imagine d'étendre un matelas sur le dos d'une mule. Deux caisses vides de chaque côté de la mule forment, avec le dos de la bête, une surface plate sur laquelle on fixe le matelas. Quatre perches soutenant un drap pour donner de l'ombre au blessé, — et voilà une excellente litière, dont l'inventeur fait de suite l'essai avec succès.

Vendredi, 28 avril.

N. G*** part à 5 heures sur la litière improvi-

Digitized by Google



Campement (Nos tentes particulières.)

Digitized by Google

Digitized by Google

sée, accompagnée de T*** et de A. G***. Nous les suivons à une demi-heure de distance et voyons de loin dans la plaine le drap blanc de la petite caravane qui nous précède.

Arrivée au campement à 10 heures $^{1}/_{2}$. Les caïds, la plupart encore à Marrâkech pour la fête du mouton, sont remplacés dans chaque tribu par des khalifes.

Durant tout le voyage, à l'aller comme au retour, nous recevons notre courrier deux fois par semaine. C'est mon fils qui a pris la direction de ce service. Il s'est mis d'accord, pour cela, avec les postes françaises de Tanger et de Marrâkech. Le courrier est apporté par des piétons nègres. Ils arrivent suant, courant de nuit ou de jour, se rafraîchissent un moment au campement et repartent. Il font parfois en trente heures les deux cent dix kilomètres qui séparent Mazagan de Marrâkech. Hier soir, nous avons vu arriver un de ces malheureux dont le métier est non seulement mortellement fatigant, mais aussi très dangereux, car ils sont souvent dépouillés et assassinés en route. Par crainte des voleurs, ils se font un porte-monnaie de

Digitized by Google

leur estomac. C'est ainsi que nous avons eu la surprise de voir notre pauvre piéton d'hier avaler les pièces qu'on lui donnait. Quel estomac! Un sérieux concurrent à celui de l'autruche.

Samedi, 29 avril.

On se met en route à 5 heures $\frac{1}{4}$, et l'on arrive à 10 heures $\frac{1}{4}$ au dernier campement avant Mazagan. A mesure qu'on se rapproche de la côte, la température devient de plus en plus fraîche et il y a beaucoup de vent. Espérons qu'il tombera pour notre traversée.

Carlos est parti hier soir pour chercher, avec l'aide du khalife de l'endroit, un terrain où nous n'ayons pas de scorpions à craindre, comme à l'aller. Aussi sommes-nous fort agréablement campés. Plaine sans pierres. J'ai cependant le regret d'apprendre que le khalife a fait déménager, pour nous installer, un village d'indigènes. J'apprends que nous avons été entourés la nuit d'hier d'une garde renforcée, l'endroit n'étant pas sûr, et un renfort de cinquante hommes à cheval avait ordre de poursuivre les malfaiteurs, le cas échéant.

Digitized by Google

Dimanche, 30 avril.

La petite caravane, avec X. G*** toujours étendu sur sa litière, quitte le campement une demi-heure avant nous, à 5 heures ½. Nous rencontrons à 8 heures le consul ***, venu à notre rencontre avec sa femme et son secrétaire. Le pacha, le caïd et les hauts fonctionnaires de Mazagan le suivent. A notre approche de la ville, nous entendons le canon gronder. Tout est pavoisé, les troupes de la garnison forment une haie sur notre passage et nous présentent les armes. Une musique militaire composée de trois vieux clairons et d'un tambour déchire nos oreilles. Nous arrivons ainsi à notre campement, dressé sur la plage, au même endroit qu'à notre arrivée.

Lundi, 1er mai.

Maîtres et gens s'offrent « la grasse matinée ». Un silence absolu règne autour des tentes jusqu'après 7 heures. L'après-midi, je vais en ville faire visite aux « Consulesses ».

Mazagan qui, à mon premier passage, me semblait malpropre, me paraît aujourd'hui pres-

Digitized by Google

que coquet. Au loin, on aperçoit des ruines, les restes d'une grande ville portugaise intéressante à visiter. Mais je jouis trop de ce jour de repos pour essayer de vaincre ma paresse. Tout à l'heure, un de nos guides nègres a eu le nez complètement fendu d'un coup de pied de mule. T***, en un tour de main, le lui recoud en plein air. Cela se fait si vite, si proprement, que les spectateurs en sont tout émerveillés. Le brave nègre s'est montré docile et patient, seulement il s'obstinait à toucher son nez avec un soi-disant mouchoir plus malpropre qu'un torchon d'écurie. Le professeur finit par lui confisquer son chiffon.

Mardi, 2 mai.

Journée de vaine attente.

Notre navire, qui devait être là ce matin, n'arrive pas. On se livre à toutes les conjectures possibles et imaginables et nous passons la journée à scruter l'horizon.

Mercredi, 3 mai.

Vers 9 heures du matin, la fumée d'un bateau

Digitized by Google

paraît au loin. Le canot de la Santé et d'autres embarcations sortent du port; les artilleurs montent sur les bastions; nos gens s'agitent et emballent. Cette fumée reste visible deux heures, puis disparaît. Carlos, monté en observation sur une des tours du fort, nous ayant signalé notre cuirassé, est pris subitement de coliques néphrétiques, en s'apercevant de son erreur. T*** va le voir en ville, car il souffre trop pour être transporté. Nous sommes tous déprimés, en nous voyant abandonnés sur cette côte d'Afrique, sans pouvoir s'expliquer les motifs de ce retard.

Nous faisons mille suppositions. Des paris s'engagent pour ou contre. Ce matin, mon mari a envoyé par terre à Tanger un exprès chargé de faire télégraphier à Cadix, pour savoir ce qui se passait. De Marrâkech, le ministre avait expédié par la poste à Tanger une dépêche, qui, de là, devait être transmise à Cadix et où il priait le commandant de se trouver à Mazagan le mardi 2 mai, au matin.

Ce télégramme se serait-il égaré?

Pour se consoler, nos compagnons entre-

Digitized by Google

prennent ce qu'ils appellent une cure de bains de mer. Ils en prennent jusqu'à trois par jour.

Que va nous apporter la journée de demain?

L'exprès envoyé aujourd'hui à Tanger ne pourra être rendu à destination que dans six jours, au plus tôt.

Jeudi, 4 mai.

Vers 9 heures ½, R*** et mon fils aperçoivent une fumée à l'horizon. Chacun de nous accourt avec sa lunette, pour se mettre en observation.

Victoire! c'est lui!

Majestueux, il s'avance, il s'arrête.

Échange de saluts.

Nous sommes prêts. Rien ne manque à l'embarquement : troupes, musique, pacha, notables de la ville, foule! Tout est là pour nous faire regretter ce séjour, mais en vain.

A 3 heures, nous levons l'ancre.

Une abominable tempête du côté de Cadix avait empêché notre navire de quitter ce port le jour voulu. Et voilà comment tout s'explique le plus simplement du monde! Je souffre le martyre pendant la traversée. C'est à peine si je

Digitized by Google

puis me lever à midi, le 5 mai, pour faire notre rentrée à Tanger. Réception bruyante! C'est d'abord notre cuirassé qui salue la place avec 21 coups de canon. Tanger répond par le même nombre de salves. Un navire de guerre français qui se trouve dans la baie, en tire quinze pour saluer le ministre. Autant de décharges en réponse à cette courtoisie. Sur ce, nous quittons notre navire, où nous avons goûté d'une hospitalité si sincèrement aimable et cordiale. Il tire 15 coups en l'honneur du ministre. Au moment où nous mettons pied à terre, c'est la forteresse qui tonne 21 fois. Au milieu de tout cela, mon pauvre Bob, affolé, aboie furieusement.

C'est un tapage infernal. Sur la jetée, beaucoup de monde.

Enfin nous arrivons chez nous et retrouvons avec bonheur notre jardin embaumé, notre jolie terrasse, notre maison confortable. Quel plaisir de pouvoir reprendre toutes ses chères habitudes.

Je suis cependant enchantée d'avoir fait ce voyage. Enchantée, oui; mais quant à le refaire...

Digitized by Google

APPENDICE

Depuis que ces notes de voyage ont été écrites, l'état des choses a bien changé au Maroc.

Le tout-puissant grand vizir n'est plus. En mourant il légua ses immenses richesses au sultan, se bornant à lui recommander ses fils qui se trouvaient ainsi déshérités. Ceci fut le dernier acte de ce grand esprit. Il ne savait, à en juger par lui-même, que trop bien le triste avenir auquel il aurait voué ses enfants en les laissant possesseurs de sa fortune. Après sa mort, trente millions en pièces d'or furent trouvés dans son palais. Un souverain du Maroc ne saurait résister à l'appât d'une somme pareille. La découverte de ce trésor explique, en partie, pourquoi

Digitized by Google

tout l'or étranger qui entre au Maroc n'en ressort jamais. Il est à supposer que d'autres personnages de ce pays imitent l'exemple de leur grand vizir. En général, le Marocain trésorise avec amour et tel mendiant que vous voyez à peine couvert, hâve et décharné, a souvent dans un coin de terre quelconque un vase en grès plein de douros enfoui. C'est ce qui donne aux pièces d'argent ce ton noirâtre qu'elles ont fréquemment.

Après la mort de Ba'Hmed, le sultan eut quelques mois d'inertie complète et l'on se demandait déjà ce que son grand, sinon puissant, empire et lui-même allaient devenir, lorsqu'un beau matin il se réveilla et, se sentant libre de sa chaîne, devint un autre homme. Depuis, il veut jouir de la civilisation, non pas dans ce qu'elle peut donner de bienfaisant, mais à la façon d'un adolescent qui veut s'amuser à tout prix et l'entourage de flatteurs qui se meut autour de lui, se disputant ses sympathies, le pousse dans cette voie. Photographies, cyclisme, feux d'artifices, carrousels, cirques, cafés-concerts, toute la série des distractions des boule-

Digitized by Google

vardiers de petite marque y passe. Les ordres et commandes qui partent pour l'Europe ont souvent une forme bouffonne dans le genre de celle-ci : « Envoyez-moi un feu d'artifice — quelque chose de surprenant. — Un homme à bicyclette faisant la roue et crachant du feu, plairait certainement à S. M. » — On raconte encore que le sultan reçoit des étrangers-touristes qui fument, assis, leurs cigarettes en sa présence. Le souverain et les simples mortels admis devant lui, se dévisagent, n'ayant rien à se dire et ne se disant rien, mais ceci changera peut-être aussi, car le sultan prend déjà des leçons d'anglais. — Enfin, l'homme que nous avons vu a disparu pour faire place à un être inconnu jusqu'à présent, dont l'avenir semble aussi incertain que la durée de son règne est problématique, la nouvelle façon de vivre du souverain choquant dans tous ses sentiments le musulman de ces contrées.

Oh! Ba'Hmed que diriez-vous de votre élève, de l'usage qu'il fait de vos millions?! Pour votre repos, dans l'Au-delà, puissiez-vous ne pas le voir!

Digitized by Google

Avant de terminer ces lignes et pour ne pas quitter le lecteur, qui aura eu la patience de me lire, sans lui laisser un renseignement sérieux, je vais lui parler du système administratif qui régit le Maroc, système déplorable par ses résultats, mais dont la théorie est bien, par certains côtés, en harmonie avec le pays. Ce qui prouve une fois de plus que la mise en pratique des théories ne répond pas toujours à ce qu'on pourrait attendre d'elles.

I. *Maghsen (Pouvoir administratif).*

Le vizir, dignité qui signifie « aide », est investi de la première charge de l'empire, créé par le prophète qui nomma Abou-Bekr son vizir.

Au Maroc, le vizir ou grand vizir est le ministre général, chargé des affaires étrangères, de la guerre, de l'intérieur et de la justice.

Comme chef supérieur, mais ne pouvant activement s'occuper de toutes ces charges, le vizir nomme, ou fait nommer par le sultan, des personnes de sa famille, ou jouissant de sa confiance, à la tête de chacun de ces départements. Le sultan nomme aussi un ministre des finances,

Digitized by Google

chargé de la perception des impôts, de la nomination des « Oumanas » ou administrateurs des douanes, etc... Ce personnel avec notaires, écrivains et autres employés du palais forme « le Maghsen. » Du reste le sultan est le maître absolu de ses actions et de ses sujets.

Pour les affaires intérieures de l'empire, le sultan nomme encore des gouverneurs (Caïds) dans chaque ville ou chaque district. Ces gouverneurs administrent d'après leur propre critérium, à la façon des anciens satrapes de Perse, imposant des amendes, prélevant des impôts arbitraires sur leurs administrés, qu'ils soumettent à toutes les vexations imaginables, afin de leur soutirer le plus d'argent possible, de s'enrichir et de pouvoir aussi enrichir les personnages influents de la cour. C'est leur façon de se maintenir en place. Dernièrement, le caïd de Fez, sentant sa situation ébranlée, alla porter à Marrâkech pour un million de cadeaux. Il fut maintenu, mais que de malheureux n'a-t-il pas faits pour être à même d'offrir ce million !

La disgrâce de la cour est fort redoutée, car

Digitized by Google

elle est le plus souvent le prélude d'un internement dans une prison quelconque. Or, les prisons du Maroc sont loin d'offrir le confort relatif que la civilisation s'applique à donner à celles d'Europe. Les prisonniers sans famille sont nourris par la charité publique. Si cette charité fait défaut, les prisonniers meurent de faim.

Le caïds n'ont généralement pas le cœur tendre et savent faire face aux exigences de la cour, au point de vue des cadeaux. C'est ce qui les maintient au pouvoir, de père en fils, tout en les faisant détester par leurs administrés, mais ils se soucient fort peu de la popularité.

Une fois par an, à l'occasion de la fête du mouton, ils doivent aussi se rendre auprès du sultan, porteurs de leur tribut personnel, qui varie entre 50,000 et 300,000 pesetas, d'après l'importance du district qu'ils commandent.

Les caïds ont comme personnel à leurs ordres, un khalifa ou lieutenant, nommé aussi par le sultan, un ou deux secrétaires et 50 à 100 soldats, employés à toute espèce de services souvent pour accompagner les étrangers qui voyagent à l'intérieur et aussi pour être enga-

Digitized by Google

gés, en qualité de « Kavas », dans les légations et consulats étrangers.

Les districts, ou départements, sont divisés en kabyles, dont chacune a un kadi (juge), indépendant de l'autorité du caïd.

Les kabyles se fractionnent en « dchars » ou « douars » composés de 50 à 100 chaumières, dirigés par une espèce de municipalité, composée des vieillards ou anciens du dchar, nommée « Jemma ». La jemma est présidée par un cheik, élu par elle et confirmé par le caïd du district.

Les douars réunis forment dans la kabyle une sorte de fédération dans laquelle aucune personne étrangère à elle ne peut intervenir. Les « jemmas » veillent à la sauvegarde de la propriété publique, ainsi qu'à la sécurité publique et sont directement et collectivement responsables, devant le sultan, des crimes ou vols commis sur leur territoire.

II. *Administration religieuse.*

Les mosquées, construites par les sultans ou par des particuliers, sont soutenues par des offrandes pieuses qui consistent principalement

Digitized by Google

en immeubles inaliénables (Houbous), dont les revenus sont affectés au culte.

III. *Justice.*

Dans chaque ville ou kabyle, il y a un « Kadi » nommé par le sultan et indépendant du caïd. Il est juge unique, en matières religieuses et civiles, suivant le Coran et la loi malékite[1]. C'est lui qui légalise les documents publics, les contrats d'achat et de vente, qui autorise les mariages, les divorces, qui intervient dans le partage des héritages et qui lit le Coran dans la mosquée.

La magistrature, au Maroc, se compose, en dehors du kadi, de l' « Ouquil » (procureur), du « Naïb » (curateur), de l' « Adoul » (écrivain notaire), du « Taleb » (jurisconsulte), du « Faquih » (docteur), du « Moufti » (premier docteur) et finalement, du « Medjles-el-Oulama » ou tribunal supérieur, composé des plus grands savants de l'empire, avec siège à la cour et dont

[1] De el-Malek qui a été au Maroc un des premiers interprètes du Coran.

Digitized by Google

le président porte le titre de « Kadi-el-Kadi » (juge des juges).

IV. *Finances.*

Les contributions du gouvernement sont :

Le el-Aachor ou droit de dîme sur la richesse agricole et le bétail; le droit des portes[1]; le droit sur le kif[2]; les droits de douane et la « Hedia » ou contribution directe que payent au sultan tous ses sujets, le jour de la fête du mouton.

Dans toutes les villes, le sultan nomme un « Maktseb » choisi parmi les notables. Il doit veiller à l'exactitude des poids et mesures, ainsi qu'à la bonne qualité des denrées.

V. *Armée.*

L'armée marocaine se compose des Askars, des Mekhaznia, des Tabbia et des Bahria.

L'Askar ou infanterie régulière, fut créé par Muley Abdel Soliman, après la défaite de ce sultan à Isly; elle suit le sultan dans ses expéditions et forme la garnison des villes fortes de l'empire.

Le corps des Boujari, formé par des nègres,

[1] Sorte d'octroi aux portes d'entrée des villes.

[2] Herbe qui remplace au Maroc le hastchich.

Digitized by Google

fut créé par le sultan Muley Ismaël, en l'année 1673. Il était dans le temps très puissant et arriva à proclamer sultan celui qui rétribuait le mieux ses services. Les Boujari, avec la tribu des Oudaïas, toujours fidèle à la dynastie Filali, forment l'armée irrégulière appelée aujourd'hui « Mekhaznia ».

Les Tabhia (artilleurs) sont très réduits en nombre. Ils forment, avec l'Askar, la garnison des villes fortes de l'empire et suivent le sultan dans ses déplacements.

En dernier lieu, il y a les Bahria (gens de mer), équipage des trois navires du sultan. Ce sont eux qui gardent aussi les ports et les douanes du Maroc.

Ces rouages administratifs, ouvrant par leur arbitraire la porte à tous les abus, à toutes les exactions, rendent au Maroc, plus qu'en tout autre pays musulman, indispensable la défense des intérêts des résidents et commerçants européens, par le régime des capitulations. Ce régime, hélas, à son tour, avec le système de protection à outrance, — souvent abusif, — qui en résulte et l'ingérence dans les affaires intérieu-

Digitized by Google

res, à laquelle il sert de prétexte, crée une situation non faite pour populariser l'étranger. Ce dernier devient un être privilégié, inviolable, contre lequel l'indigène ne peut soulever de réclamations, ni même se défendre.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que les Marocains préfèrent encore être pressurés par les leurs, plutôt que de se voir la victime d'exploiteurs venus du dehors.

Ainsi, l'on ne saurait, en bonne justice, leur en vouloir d'être absolument réfractaires aux bienfaits de la civilisation européenne, laquelle, en pénétrant chez eux, mettrait, — il s'en rendent parfaitement compte, — fin à leur indépendance.

Pour ma part, je ne puis que souhaiter aux habitants du Moghreb, — et je le fais de tout mon cœur, — de voir le *statu quo* politique sauvegarder de longues années encore la demi-sauvagerie, si pleine de charme, de leur étrange pays.

Août, 1901.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

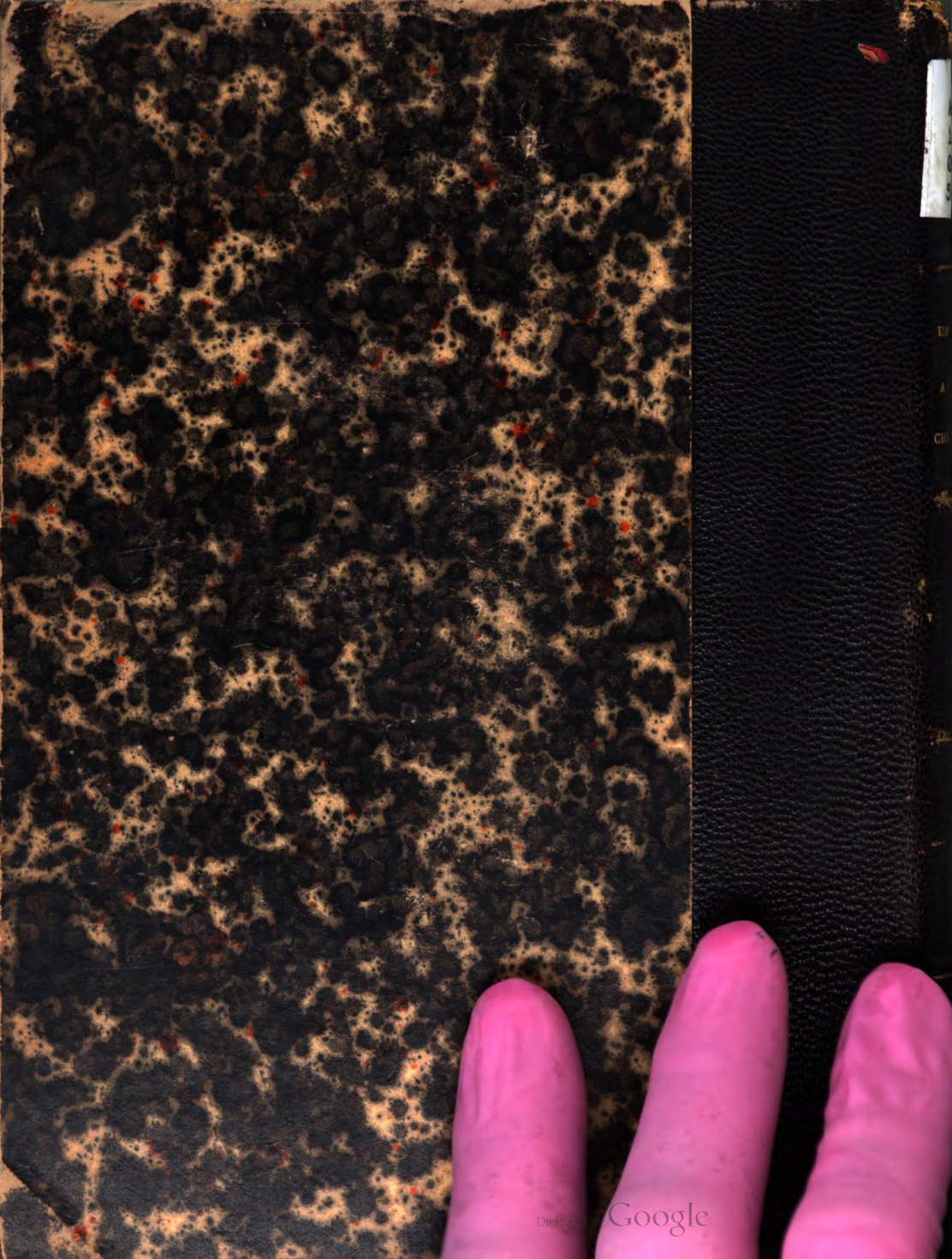
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3 2044 0

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google